

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 26 Mars 1896, à 1 heure

PAR

Paul PERRIN

Né à Biches (Nièvre), le 1^{er} juillet 1870

Ancien interne de l'Hôpital civil de Versailles

LES

MARIAGES CONSANGUINS

ET LEURS

CONSÉQUENCES

Président : M. BROUARDEL, professeur.

Juges : MM. MATHIAS-DUVAL, professeur.
MARIE, RETTERER, agrégés.

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1896

213

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 26 Mars 1896, à 1 heure

PAR

Paul PERRIN

Né à Biches (Nièvre), le 1^{er} juillet 1870

Ancien interne de l'Hôpital civil de Versailles

LES

MARIAGES CONSANGUINS

ET LEURS

CONSÉQUENCES

Président : M. BROUARDEL, professeur.

Juges : MM. MATHIAS-DUVAL, professeur.
MARIE, RETTERER, agrégés.

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1896



FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....M.	BROUARDEL.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTHIER.
Histoire naturelle médicale.....	N.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale..... }	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....	TERRIER.
Pharmacologie.....	FOUCHET.
Thérapeutique et matière médicale.....	LANDOUZY.
Hygiène.....	PROUST.
Médecine légale.....	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LABOULBENE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	STRAUS.
	SEE (G.)
Clinique médicale..... }	POTAIN.
	JACCOUD.
	HAYEM.
	GRANCHER.
Maladies des enfants.....	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.....	TILLAUX.
	BERGER.
Clinique chirurgicale..... }	DUPLAY.
	LE DENTU.
	GUYON.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	PANAS.
Clinique ophthalmologique.....	TARNIER.
Clinique d'accouchement.....	PINARD.

Professeurs honoraires :

MM. SAPPEY, PAJOT.

Agréés en exercice

MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GLEYS.	RICARD.
ALBARAN.	HARTMANN.	ROGER.
ANDRE.	HEIM.	SEBILLEAU.
BAR.	LEJARS.	THIERRY.
BONNAIRE.	LETULIE.	THOINOT.
BROCA.	MARFAN.	TUFFIER.
CHANTEMESSE.	MARIE.	VARNIER.
CHARRIN.	MENETRIER.	VILLEJEAN.
CHASSEVENT.	NELATON.	WALTER.
DELBET.	NETTER.	WEISS.
GAUCHER.	POIRIER, chef des	WIDAL.
GILBERT.	trav. anatomiques.	WURTZ.
GILLES DE LA TOURETTE.	RETTERRER.	

SECRÉTAIRE DE LA FACULTÉ : M. CH. PUPIN.

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MES PARENTS ET AMIS

A MES MAÎTRES, DANS LES HOPITAUX

▲ MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR BROUARDEL

Doyen de la Faculté de Médecine

Membre de l'Institut

Membre de l'Académie de Médecine

Commandeur de la Légion d'Honneur

Les Mariages consanguins et leurs conséquences

PRÉFACE

Nous abordons un sujet gros de controverses, sujet ardu et compliqué, qui a soulevé d'ardentes discussions, depuis que la science s'en est emparé pour en faire une des questions les plus délicates et les plus intéressantes de l'hygiène sociale : nous voulons parler de la *consanguinité*. Eu égard à la difficulté du sujet, mais aussi à son importance, nous prions nos juges de vouloir bien nous accorder toute leur bienveillance, nous tâcherons de nous en rendre digne.

Depuis plusieurs années, la question des *mariages consanguins* est à l'ordre du jour, sans que l'on soit parvenu, ni dans le public, ni dans la science, à se mettre d'accord au sujet de leur nocuité ou de leur innocuité. Et aujourd'hui encore, nous ne prétendons pas trancher la question : notre expérience est trop jeune. Mais nous voulons exposer à nouveau et discuter les différentes opinions, émises sur ces sortes d'unions ; nous voulons montrer combien elles se contredisent l'une l'autre, et combien aussi elles sont en désaccord avec les faits généralement

observés. Et alors, nous appuyant sur les nombreux travaux parus et sur plusieurs observations que nous avons recueillies nous-même, nous nous permettrons de donner notre avis, et d'indiquer la ligne de conduite qui nous paraît bonne à suivre par le médecin consulté pour un mariage entre proches.

Mais nous croyons que pour mener à bonne fin cette étude si complexe et si intéressante, il faut, tout en s'occupant de la question à un point de vue général, faire porter plus particulièrement ses recherches sur une région assez limitée de territoire. Nous estimons que la connaissance du pays, de sa nature, de ses habitudes, de ses familles, peut seule amener à des conclusions nettes et positives. L'influence de la consanguinité est une de ces questions qui ne peuvent être résolues qu'en faisant et accumulant des enquêtes restreintes ; et ces enquêtes prendront de la valeur en devenant plus nombreuses et en s'additionnant les unes aux autres, confirmant ainsi l'adage : *L'union fait la force*. C'est pourquoi, tout en rapportant plusieurs observations recueillies autour de nous et dans certains hôpitaux, la Salpêtrière en particulier, nous avons établi notre travail sur ce que nous avons vu dans une contrée où les mariages consanguins sont assez fréquents, le Nivernais, et sur les avis et renseignements qui nous ont été obligeamment donnés par des médecins qui exercent depuis longtemps déjà dans cette région.

Nous venons de dire que cette étude était pleine d'intérêt. En effet, l'intérêt ne porte pas seulement sur ce point, à savoir que la question des mariages consanguins n'est pas encore définitivement élucidée et que par suite il reste

encore à glaner dans ce champ incomplètement connu ; mais la question touche aussi à un point plus élevé qui est la conservation de la société. Car il importe au plus haut point de savoir si oui ou non il existe dans la science une doctrine à laquelle on puisse rattacher une probabilité de dangers de la part de la consanguinité pure et simple. Si cela était, ce serait une mesure de haute prévoyance sociale que la prohibition des mariages à certains degrés de parenté.

Mais avant de commencer notre travail qu'il nous soit permis d'adresser ici l'expression de notre respectueuse reconnaissance à M. le professeur Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris, qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

Qu'il nous soit permis aussi d'adresser un pieux hommage à la mémoire de notre premier maître, M. le professeur Le Fort, près de qui nous avons eu l'avantage de commencer nos études chirurgicales, à l'hôpital de la Pitié.

Nous sommes heureux aussi de remercier M. le Dr Lejars, professeur agrégé à la Faculté, chirurgien des hôpitaux, M. le Dr Potherat, chirurgien des hôpitaux, M. le Dr Gouraud, médecin de la Charité, près desquels nous avons accompli notre stage hospitalier.

Qu'il nous soit permis en outre de présenter toute notre gratitude et notre reconnaissance à MM. les médecins et chirurgiens de l'hôpital civil de Versailles, où nous avons pu pendant nos deux années d'internat nous initier à la pratique médicale. Nous tenons particulièrement à remercier MM. les Drs Laurent et Vilon de la sympathie et de l'appui qu'ils n'ont cessé de nous prodiguer dans le cours de nos études médicales.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41556005_0076

I

Définitions et Statistique générale et locale

Déterminons bien tout d'abord ce qu'on entend et ce que nous nous proposons d'étudier sous ces termes : *consanguinité, unions et mariages consanguins*.

La *consanguinité* est l'état de proche parenté existant entre tous les individus nés d'un même sang ; et la *consanguinité* est d'autant plus forte que chacun des parents se rapproche davantage de l'auteur commun, qui est l'origine de la souche à laquelle ils appartiennent tous.

Et alors, au point de vue physiologique de la reproduction de l'espèce, nous appellerons *unions consanguines* les unions entre père et fille, grand-père et petite-fille ou arrière petite-fille, entre fils et mère, petit-fils et grand-mère, frère et sœur, cousin et cousine, oncle et nièce ou neveu et tante.

Les lois humaines prohibent et flétrissent du nom d'incestueuses les unions qui pourraient avoir lieu entre les parents et leurs enfants, et les enfants issus des mêmes parents ; elles n'autorisent que les *mariages* entre collatéraux, et à partir d'un certain degré seulement. En effet, si nous consultons le Code Civil, nous voyons, pour la ligne collatérale, que deux frères sont au deuxième degré, l'oncle et le neveu au troisième degré, les cousins germains au quatrième degré, etc... Or nous venons de dire que l'union

du frère et de la sœur est un inceste. Le Code, qui ne s'oppose pas aux mariages entre cousins germains, n'interdit donc qu'un seul mariage consanguin, l'union au troisième degré. En effet, l'oncle et la nièce, la tante et le neveu qui veulent s'unir doivent demander une dispense qui est presque toujours accordée, à moins que des motifs sérieux, tels qu'une trop grande disproportion d'âge, ne s'y opposent. Notons en passant, ce qui prouve que les législateurs ont eu plus en vue la morale que l'influence nocive de la consanguinité, que le Code interdit aussi les mariages entre beaux-frères et belles-sœurs, qui cependant ne sont nullement consanguins.

Dans le droit canonique, on ne compte pas les degrés de parenté collatérale comme dans le Code Civil. Au lieu de réunir les deux distances qui existent, d'une part, entre un collatéral et l'auteur commun, puis d'autre part, entre cet auteur et l'autre collatéral, on indique la distance de l'auteur aux collatéraux ses descendants : ainsi, les frères sont au premier degré, l'oncle et le neveu au premier et au second, les cousins germains au second tous deux. L'Eglise, plus sévère, interdit les mariages entre le premier et le second degré (oncle et mère, tante et neveu), les mariages au second degré (cousins germains), au troisième (cousins issus de germains), et au quatrième. Mais elle accorde toujours la dispense, elle sait fort bien qu'en cas de refus les futurs se contenteraient souvent du mariage civil.

Quelles sont les *causes* des mariages consanguins ? Au ministère de la Justice, où nous avons compulsé de nombreux dossiers, nous avons toujours vu invoquer

l'affection mutuelle des partis, la nécessité d'assurer l'avenir d'une nièce, d'un neveu. Mais il y a aussi une infinité d'autres causes : intrinsèques, telles que beauté, caprice, impossibilité de trouver un parti ailleurs, désir de régulariser une situation équivoque ; extrinsèques, telles que question d'intérêts, convenances de fortune, orgueil du nom dans certaines familles aristocratiques, désir d'amplifier ou de conserver un héritage, difficulté des communications, etc...

Et ces mariages, auxquels en réalité ne s'oppose le plus souvent aucun obstacle sont assez nombreux. Pour avoir une idée aussi exacte que possible de leur *fréquence* nous avons cru devoir dresser le tableau ci-dessous. Il renferme jusqu'au commencement de ce mois, mars 1896, tous les mariages consanguins au troisième et au quatrième degré qui ont eu lieu en France pendant les vingt-cinq dernières années. Comme nous avons porté plus particulièrement nos recherches dans la Nièvre, il nous a paru intéressant d'ajouter à cette statistique générale celle de ce département. C'est à l'obligeance de M. le Docteur Bertillon, chef du bureau des statistiques, que nous devons les résultats des années 1871 à 1892 ; quant à ceux de 1893 à mars 1896, qui ne sont pas encore publiés, nous nous les sommes procurés au ministère de la Justice où M. le Directeur du Sceau a bien voulu nous en donner connaissance.

Que nous apprend ce tableau ?

C'est que la moyenne annuelle des mariages en France, durant les vingt-cinq dernières années, est exactement de 286.887, tandis que dans le département de la Nièvre, elle n'est que de 2.566, c'est-à-dire 111 fois moins forte. Ce chiffre paraît faible, comparé au chiffre total des mariages en France, mais néanmoins la Nièvre est un département dont le mouvement de population est assez accentué ; dans le Nord, pour des raisons faciles à comprendre (étendue de territoire, industrie), ce mouvement de population est six fois plus important ; dans les Landes, il l'est beaucoup moins.

La moyenne annuelle des mariages entre neveux et tantes est celle qui est la moins élevée ; elle est de 58,5 pour la France, et 0,2 pour la Nièvre. Ainsi donc, sur 286.887 mariages qui se font chaque année, il y en a 58 entre neveux et tantes, c'est-à-dire 1 sur 4946.

La moyenne des mariages entre oncles et nièces est un peu plus élevée : elle est de 168 par an pour la France, et de 8,4 pour la Nièvre ; ce qui fait, pour la France, 1 sur 1707. Dans la Nièvre, durant ces vingt-cinq dernières années, il y a eu 10 mariages entre oncles et nièces, tandis qu'il n'y en a eu que 6 entre neveux et tantes.

Les mariages entre cousins germains sont beaucoup plus fréquents. Pendant la même époque, il y en a eu 64.468, ce qui nous donne, pour la France, une moyenne annuelle de 2.930, c'est-à-dire un mariage sur 97. Dans la Nièvre, il y en a eu 585, ce qui fait une moyenne de 26 par an.

. Historique et Revue des principaux travaux publiés

L'historique des mariages consanguins est curieux et intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, il nous ouvre des aperçus sur l'état social et la morale de différents peuples ; puis il peut, dans une certaine mesure, fournir quelques arguments pour ou contre ces sortes d'alliances. En vérité, il faut avouer que ces arguments sont un peu étrangers à un sujet purement médical, mais il est bon de signaler que différents auteurs n'ont pas hésité à s'en servir ; ces auteurs sont justement ceux qui ont émis les premiers des opinions sur la question, opinions qui, d'ailleurs, sont toutes spéculatives, comme nous le verrons.

« Maudit soit celui qui dort avec sa sœur, avec la fille de son père ou de sa mère, dit Moïse dans le *Lévitique*. Qu'on les tue devant le peuple. » Sans être aussi sévère à l'égard des unions entre oncles et nièces, entre neveux et tantes, le législateur des Hébreux les défend formellement. Pourquoi cette défense ? La raison, la seule, croyons-nous, nous la trouvons dans la longue série de commandements que Moïse adresse à son peuple. Qu'on les lise, et on n'y verra d'autres motifs invoqués que ceux de la morale et de la pudeur : à chaque instant, reviennent les mots honte, ignominie, incestè, etc... C'est « ce noble instinct de

pudeur » (Saint-Augustin), qui, à l'aurore de la civilisation a fait condamner les alliances entre parents chez presque tous les peuples civilisés. Mais ce ne sera qu'au milieu de notre siècle qu'on verra intervenir les raisons médicales ou hygiéniques.

Les Perses, les Mèdes, les Indiens, les Ethiopiens, s'unissaient à leurs mères, filles et petites-filles, dans une très forte proportion, sans que personne, prêtre, magistrat, société, y trouvât à redire. Bien mieux, les Perses accordaient une considération toute spéciale aux enfants nés de l'union d'une mère avec son fils, union que les mages surtout, qui joignaient le prestige de la science au caractère religieux, mettaient en pratique.

Chez les Grecs, les frères et sœurs du même père, mais de mères différentes, pouvaient se marier ensemble. A Athènes le frère, seul héritier, pouvait, à son choix, épouser sa sœur ou la doter. Lorsque les Ptolémée, d'origine grecque, devenaient souverains d'Egypte, souvent, par intérêt dynastique, ils se mariaient entre frères et sœurs. Issue de cette famille, Cléopâtre, qui elle-même épousa ses deux frères, Ptolémée XII et Ptolémée XIII, était fort belle et séduisante.

A Rome, les alliances entre parents étaient sévèrement interdites : ainsi le mariage de l'oncle avec la nièce était regardé et puni comme inceste ; les mariages entre cousins, après avoir été défendus, puis permis, furent de nouveau prohibés sous peine de mort.

Les Arabes épousaient leurs mères jusqu'à Mahomet. Mais le Prophète interdit de pareils mariages, et bien d'autres encore dans le Coran. « N'épousez pas les femmes

qui ont été les épouses de vos pères ; c'est un crime. Il ne vous est pas permis d'épouser vos mères, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos sœurs de lait, vos grand'mères, et les filles des femmes dont vous avez la garde, à moins que vous n'ayez pas cohabité avec leurs mères. »

Les aborigènes du Pérou, du Brésil, de Californie, semblent avoir prêté peu d'attention aux mariages consanguins. Au contraire, les unions entre parents rapprochés étaient interdites et sévèrement punies chez les naturels du Mexique, de Haïti et surtout d'Australie. La législation chinoise défend tout mariage entre personnes pouvant avoir un lien de parenté quelconque, si éloignée que soit celle-ci ; il en est de même en Turquie, chose assez surprenante chez des peuples qui, pratiquant la polygamie, ne paraissent pas avoir une morale bien farouche !

L'Eglise catholique a un peu varié dans ses décisions concernant les mariages consanguins, mais en général s'est montrée sévère à leur égard. Le concile de Tolède de 531 les défendit absolument, quel que soit le degré de parenté des époux. Les autres conciles du sixième siècle, à Clermont, Orléans, Tours, Auxerre, moins rigoureux, les permirent jusqu'aux cousins au premier degré. Le pape Saint-Grégoire-le-Grand interdit le mariage entre parents à la seconde génération, entendant par là les cousins germains, et les permit aux fidèles à la troisième et quatrième génération.

Nous n'insisterons pas sur les décisions prises par les conciles suivants qui tantôt interdisent les mariages au troisième degré de parenté seulement (oncle et nièce, tante

et neveu, Cod. civ.), tantôt les défendent jusqu'au quatrième degré (cousins germains, Cod. civ.), et même jusqu'au septième. Disons en passant qu'au delà du sixième degré la parenté n'est plus qu'une fiction, admise par la loi, mais qui ne repose sur aucune donnée physiologique. Aujourd'hui la doctrine canonique qui régit ceux qui veulent bien s'y soumettre, admet tous les mariages consanguins que le Code permet ; toutefois les oncles et nièces, neveux et tantes, cousins et cousines au quatrième degré qui veulent s'unir, doivent se munir d'une dispense de la cour de Rome, laquelle s'obtient très facilement.

Maintenant que nous avons fait l'historique pur de la question, historique sommaire mais suffisant pour que notre travail ne soit pas trop incomplet, il importe de passer en revue les différents travaux de date relativement récente qui ont été publiés sur la question. Nous jugeons cette étude indispensable, pour une bonne raison : c'est qu'avant d'émettre notre avis sur cette question déjà maintes fois étudiée et passablement embrouillée, il est utile de savoir exactement où elle en est à l'heure actuelle, de connaître les différentes opinions qui ont été émises, de les dégager le mieux possible des nombreux travaux parus, et de les formuler en des conclusions justes et nettes. Mais les écrits, communications, passages relatifs aux mariages consanguins sont tellement nombreux que ce serait folie de vouloir les citer tous. Nous ne rapporterons donc que les opinions des hommes les plus connus, et de ceux qui se sont particulièrement occupés de la question au point de vue médical, le seul qui nous intéresse ici.

Les premières idées émises sur la question des ma-
Perrin.

riages consanguins ne datent guère que du commencement du siècle, et encore ce n'est qu'à partir de 1850 que les observations et les faits viennent renforcer les opinions émises, opinions qui jusqu'à cette époque sont purement spéculatives.

C'est tout d'abord Esquirol (1816) qui, passant en revue les différentes causes de la folie, accuse « les mariages mal assortis ou contractés entre parents, surtout dans les familles où il y a des dispositions héréditaires » : « Le nombre des affections mentales, dit-il, est remarquable en Angleterre, surtout parmi les catholiques qui s'allient presque toujours entre eux ; on peut en dire autant des grands seigneurs de France, qui sont presque tous parents. »

Puis Burdach qui, dans son *Traité de physiologie*, s'oppose nettement aux mariages consanguins : « L'alliance entre proche parents, dit-il, est contraire à la nature ; il faut que ce qui est séparé se réunisse, et il n'y a qu'une telle réunion qui rende possible un amour chaud et une progéniture vigoureuse. Aussi les mariages entre proches, quoique admis dans l'antiquité reculée, ont été rangés au nombre des crimes par tous les peuples anoblis qui ont considéré les liens de famille comme une chose sacrée. »

P. Mènière, dans ses différentes *Recherches sur l'origine de la surdi-mutité congénitale* (1846 et 1856), s'occupe également de la question. Pour lui, dans le plus grand nombre des cas, les sourds-muets de naissance doivent leur infirmité aux liens de parenté qui unissent leur père et mère. Et partant de là, il reprouve absolument les alliances consanguines : « Quiconque voudra réfléchir sur ce point, restera convaincu qu'en mariage il est des incompatibilités

naturelles, et qu'en transgressant la loi de dispersion des races, on s'expose à l'amoindrissement et même à la perte de l'espèce. » Mènière est le premier qui émit cette opinion sur l'étiologie de la surdité congénitale, mais malheureusement il n'apporta point d'observations à l'appui de sa thèse. Chazarain, reprenant le sujet quinze ans plus tard, contribuera à établir, preuves en main, les rapports intimes qui peuvent exister entre la consanguinité et la surdi-mutité ; mais comme tous les auteurs de l'époque, il exagérera, et méconnaîtra l'influence de l'hérédité.

Prosper Lucas, dans son *Traité de l'hérédité naturelle* (1847), après avoir rapporté une phrase de M. Gronier : « On a cru remarquer que dans les familles, même exemptes en apparence de vices essentiels, la consanguinité affaiblissait, au bout de quelques générations, la force génératrice, et les végétaux ne semblent pas exempts de cette cause d'impuissance », condamne les mariages consanguins : « A la première et même parfois à la deuxième génération, la consanguinité peut déterminer aucun effet fâcheux ; mais l'expérience prouve d'une manière péremptoire que, dès qu'elle se prolonge au delà de cette limite, même dans le cas très rare où elle n'entraîne alors le développement d'aucun mal héréditaire, elle cause cependant l'abâtardissement de l'espèce et de la race, la duplication et le redoublement de toutes les infirmités, de tous les vices, de toutes les prédispositions fâcheuses du corps et de l'âme, l'hébétude de toutes les facultés mentales, l'abrutissement, la folie, l'impuissance, la mort de plus en plus rapprochée de la naissance chez les produits. Les hommes,

les animaux, les végétaux eux-mêmes, dans ces conditions, en ressentent les mêmes effets. »

Michel Lévy, dont la compétence en hygiène publique et privée faisait loi en 1850, se montre un peu moins intransigent que Burdach, Ménière, Lucas et Rilliet dont je n'ai point parlé mais qui professe les mêmes idées. Lui aussi reconnaît bien que les mariages consanguins ont une influence fâcheuse sur les produits de la génération, mais il n'en impute pas la cause directement aux familles, mais à la négligence que l'on apporte dans le choix des individus. Il s'exprime d'ailleurs ainsi : « Pour perpétuer les races nobles d'animaux, on a soin de n'accoupler entre eux que des individus de choix ; dans les alliances entre proches, cette condition est négligée ; de là l'abâtardissement des familles qui s'unissent entre elles de génération en génération. » Et l'éminent hygiéniste conclut : « C'est surtout aux familles entachées de maladie héréditaire qu'il importe d'élargir le cercle de leurs alliances et de renouveler en partie les sources de leur reproduction ; en méconnaissant cette nécessité elles renforcent le principe de leur détérioration et précipitent leur décadence. Ne trouvons-nous pas déjà dans ces lignes le germe de l'opinion généralement soutenue aujourd'hui, et que nous exposerons dans un instant ?

Quelques années plus tard, en 1857, un vétérinaire distingué, Huzard, soutient la même théorie, en considérant les races bovine, chevaline et porcine ; il a toujours constaté les bons effets de la consanguinité, si on a eu soin de faire de bons choix. C'est d'ailleurs la théorie soutenue aujourd'hui par l'Ecole d'Alfort.

Devay est le premier qui ait remplacé les assertions

par les faits. Dans une monographie : *Dangers des mariages consanguins sous le rapport sanitaire*, qui parut en 1860, il soutient la thèse contraire à celles de M. Lévy et Huzard : « En dépit des précautions apportées dans le choix des conjoints, dit-il, après une deuxième, troisième alliance, la progéniture devient de plus en plus misérable, la famille se dégrade de plus en plus. » Et dans ses appréciations, il se montre encore plus intransigeant que ses devanciers : il signale toutes sortes d'accidents, d'infirmités et de maladies imputables aux alliances entre parents, et voudrait les faire éviter par tous les moyens possibles ; bien entendu, le premier qu'il propose, c'est l'interdiction absolue de tout mariage consanguin, à quelque degré que ce soit.

Enfin, nous arrivons à une opinion des mieux arrêtées, celle du professeur Bouchardat, développée et soutenue par M. Bourgeois, dans sa thèse inaugurale. C'est la théorie entrevue par M. Lévy, mais que ce savant n'avait pas nettement formulée. Pour lui, la consanguinité même répétée, est sans inconvénients, et doit même produire de bons résultats, si les conjoints sont exempts de tous vices héréditaires, où mieux encore, doués des meilleures qualités physiques et morales ; mais, d'un autre côté, les alliances consanguines sont nécessairement nuisibles, quand elles ont lieu entre sujets affectés de maladies constitutionnelles transmissibles, dont l'intensité s'accroît, non pas seulement par simple addition, ou même par multiplication, mais par une sorte de proportion progressive jusqu'à l'exagération la plus extrême, au moyen de la consanguinité répétée. C'est là exactement la théorie à

laquelle on se rattache aujourd'hui, et dont nous parlions plus haut.

Les deux théories, condamnant sans réserve les alliances consanguines et les permettant ou les interdisant selon le cas, ayant été soutenues, la troisième théorie, en faveur de ces mêmes alliances, ne devait pas tarder à apparaître. M. Périer la soutint, en 1860, dans un travail qu'il fit sur les croisements. Et non seulement il prononce l'innocuité des mariages consanguins, mais il cherche à représenter les unions consanguines comme avantageuses. Après avoir rappelé la beauté de certaines races (Polynésiens, Georgiens, Circassiens, Juifs), qui ne s'allient qu'entre elles, et admis une solidarité absolue entre races et familles, « si les races veulent rester pures, comment les familles voudraient-elles être mélangées ? », il conclut que « ce n'est pas aux liens du sang, à la consanguinité proprement dite, mais à des causes du domaine de l'hérédité morbide chez les époux, que doivent être attribués les accidents des mariages consanguins.

Anderson Smith cherche même à établir que l'influence de la génération, considérée comme cause de dégénérescence, se fait surtout sentir dans les mariages croisés, ce qui revient à dire que ceux-ci devraient toujours tendre à avoir des résultats fâcheux, et les alliances entre parents, des résultats favorables. Si l'opinion de M. Périer peut se soutenir jusqu'à un certain point, celle d'A. Smith est tellement exagérée, qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte.

Nous sommes en 1860, et déjà les trois opinions sont émises, mais nous feront remarquer que jusqu'à présent aucune théorie n'a été bien étayée, ni sur l'observation, ni

sur les faits, ni sur une statistique quelconque. Ce n'est qu'à partir de maintenant que les observations vont abonder, et elles ne manqueront pas ; chaque année verra apparaître un nouveau travail ou une nouvelle communication dans lequel l'auteur, considérant plus spécialement telle ou telle affection, combattra ou se montrera plus ou moins partisan des mariages consanguins. Loin de conclure nettement, on apportera des faits en faveur d'une opinion, et la question elle-même restera pendante.

En 1861, le Dr Liebreich, dans une communication faite à la Société de médecine de Berlin, s'aidant de la statistique, signale la coïncidence de l'idiotie, de la surdi-mutité et de la *retinite pigmentaire*, et dit que la consanguinité des parents est jusqu'à présent la seule circonstance étiologique qu'on puisse invoquer dans le développement de la lésion rétinienne.

En 1862, le Dr Boudin, dans une assez longue étude sur les unions consanguines, passe en revue les principales affections imputées aux mariages entre parents : aliénation mentale et idiotisme, surdi-mutité, maladie de la vue, stérilité. A l'exemple de Ménière, il établit que la surdi-mutité doit être souvent imputée aux mariages consanguins (30/100), mais quand aux autres propositions elles lui paraissent réclamer une démonstration rigoureuse qui leur manque plus ou moins jusqu'ici. Et à l'encontre de Périer, les Drs Boudin et Chipault (1863) pensent qu'il n'y a aucune solidarité entre le croisement des races et des familles, mais que le croisement des races n'a expérimentalement par lui-même aucun des inconvenients qui lui ont été prêtés, et que l'infécondité des produits de ces croisements est niée

par les observations les plus autorisées. Bien mieux, dit Chipault, chez les animaux, les accouplements consanguins produisent des individus qu'on ne doit pas considérer comme des types perfectionnés au point de vue physiologique, malgré le soin qu'on met à choisir les reproducteurs. En conséquence, tout les deux proclament la nécessité des croisements dans l'espèce humaine et même chez les animaux.

M. Luys, dans sa thèse pour le concours d'agrégation (1863), dit que « l'influence des mariages consanguins est la source d'une multitude d'infirmités héréditaires. Dans certaines localités où les habitants ont depuis longtemps continué de se marier entre eux, la proportion des aliénés est notablement plus forte que dans les contrées voisines. »

En 1865, Sicaud, dans sa thèse inaugurale, émet cette conclusion que « les mariages consanguins même les mieux choisis sous le rapport de la force et de la santé, sont souvent frappés de malheurs irréparables. » Cette conclusion, que l'auteur n'a pas développée avec tout le soin qu'il faudrait, nous semble très juste, et nous la reprendrons dans le cours de notre travail.

Cette même année, Aug. Voisin publie, le premier, une monographie locale : il étudie les mariages consanguins dans la commune de Batz (Loire-Inférieure), où les habitants se marient entre eux depuis plusieurs siècles, et vivent à peu près isolés des pays environnants. De cette étude, il résulte que la consanguinité n'a amené aucune maladie, aucune dégénérescence, aucun vice de conformation et que la race est restée très belle. Mais nous ferons remarquer que sur les quarante-six unions qu'il a exami-

nées, il y en a trente-et-une entre cousins issus de germains ; or il est démontré qu'à ce degré la parenté, physiologiquement, n'a plus d'influence.

M. Péter, dans un rapport à l'académie de médecine, s'exprime ainsi : « Le plus habituellement les unions consanguines sont néfastes ; ce que l'analogie et la logique permettaient d'induire, l'observation l'a tristement démontré : les unions consanguines entraînent le plus souvent la dégénération du produit. » En cela, M. Péter ne faisait que reprendre l'opinion que professait son illustre maître Trousseau.

Quelques années plus tard, en 1875, G. Darwin, le fils du grand naturaliste, publie un travail plein d'originalité sur la question. Il cherche tout d'abord à établir le rapport qui existe entre les mariages consanguins et les mariages ordinaires (2 à 3 p. 100) ; puis, dans les asiles d'aliénés (3 à 4 p. 100), de sourds-muets (2, 2 p. 100) et d'aveugles, la proportion des pensionnaires issus de consanguins à la population totale des asiles. Si le second rapport est supérieur au premier, il conclura à la nocuité des mariages consanguins ; si, au contraire, les deux rapports sont égaux, on absoudra ces sortes de mariages des méfaits qu'on leur reproche. Et pour arriver à en montrer l'innocuité relative, il a recours au calcul des probabilités, aux raisonnements, et contrôle le tout par l'expérience, le questionnaire et la statistique.

En 1889, M. Gottschalk, dans sa thèse inaugurale, prétend que la consanguinité n'agit en aucune façon dans la production de l'idiotie, de la débilité mentale ou de l'épilepsie de l'enfance pas plus que dans la production de la

Perrin.

surdi-mutité et de la rétinite pigmentaire. Et il se montre partisan de la théorie mixte : unissez deux consanguins malades, le produit de l'union sera malade, unissez deux consanguins bien portants, l'influence néfaste s'évanouit. Et il conclut avec M. Bourneville : « Tout ce qu'on a dit ou écrit sous le nom de consanguinité, revient à l'hérédité. La question à laquelle on l'applique d'ordinaire, est du reste toute faite de préjugés moraux, religieux et sociaux. »

Ce sont là d'ailleurs les conclusions que MM. Lacasagne et Gallard avaient émises quelques années auparavant dans leurs savants articles des Dictionnaires Dechambre et Jaccoud.

Et récemment, le Dr Ballet a écrit, dans le *Traité de Médecine* de MM. Charcot et Bouchard, au sujet de la dégénérescence mentale : On a noté depuis longtemps l'influence funeste des mariages consanguins. C'est un fait aujourd'hui démontré que la consanguinité ne constitue pas par elle-même une condition mauvaise de génération ; mais elle transmet avec plus de sûreté les caractères communs aux deux sujets. Voilà pourquoi dans les familles qui sont affectées de tares nerveuses ou autres elle concourt puissamment à la déchéance des familles. »

Enfin, cette année même, le Dr P. Legendre, médecin des hôpitaux, s'inspirant d'un travail publié en 1894 par P. Regnault dans la *Gazette des Hôpitaux*, résume la question dans le 1^{er} volume du *Traité de pathologie générale* du professeur Bouchard, et conclut ainsi :

1^o Le médecin appelé à donner son avis sur une union consanguine doit procéder à un examen minutieux des deux futurs, et s'enquérir de la santé de leurs familles.

2° Il devra rechercher si les futurs ont été élevés dans le même milieu. Car un milieu identique peut créer chez le père et la mère les mêmes prédispositions morbides, et il y a beaucoup plus de chances pour qu'elles se manifestent chez les enfants.

3° On ne donnera d'avis favorable à un mariage consanguin que si les familles sont sans tares, et si les conjoints n'ont pas été élevés sous le même toit ; sinon, on prévendra les parents de la possibilité d'un mauvais résultat.

A cette revue de travaux, nous ajouterons l'opinion que le Docteur J. Voisin, de la Salpêtrière, professe en ce moment : Pour lui, la consanguinité n'a absolument aucune influence par elle-même ; et si les mariages consanguins offrent une plus grande proportion de dégénérés que les mariages croisés, c'est que la tare qui existe dans la famille est à la fois communiquée à l'enfant et par le père et par la mère. Mais alors, quand le médecin ne peut trouver aucune tare dans la famille, comment expliquer la dégénérescence constatée ? C'est que : 1° On n'est jamais bien sûr que les ascendants des conjoints n'aient pas présenté autrefois une affection quelconque, l'hérédité ancestrale a été en effet souvent constatée ; 2° Il peut y avoir eu pendant la grossesse quelques accidents restés inaperçus (émotion, frayeur, chute etc...) ; 3° enfin, on trouve dans les mariages croisés, les deux familles passant pour absolument saines, des dégénérescences aussi accusées et aussi inexplicables en apparence que celles attribuées aux mariages consanguins.

En résumé, quelles opinions formuler, quelles conclusions tirer de ces nombreux travaux ? Nous en voyons

trois, et toutes les trois sont défendues par des savants sérieux.

1^{re} Opinion. — *Presque toutes les alliances entre proches parents ont des résultats fâcheux. Conclusion : interdiction absolue* (Burdach, P. Ménière, P. Lucas, Rilliet, Devay, Chazarain, Liebreich, Boudin, Chipault, Luys, Trousseau et Peter, Hocquart, Mitchell, Bemiss, Howe, Allen, Mantagazza).

2^e Opinion. — *Les mariages consanguins ne sont nullement préjudiciables le plus souvent même ils donnent d'excellents résultats. Conclusion : Permission et même recommandation.* (Périer, Anderson Smith, la plupart des zootechniciens).

3^e Opinion. — *L'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles. Conclusion. Interdiction ou permission, selon le cas* (M. Lévy, Bouchardat et Bourgeois, Dally, Aug. Voisin, Gottschalk, G. Darwin, Laccassagne, Gallard, Ballet, F. Regnault, Legendre).

Cette revue des travaux publiés sur la consanguinité est peut-être longue, nous en convenons ; mais elle était utile, et nous avons cru devoir la faire aussi consciencieusement que possible, afin de mettre à jour et de formuler nettement les opinions et conclusions qui ont été émises par les nombreux savants qui, à différentes époques, ont étudié la question des unions consanguines. Ces conclusions, nous allons les reprendre dans un de nos chapitres suivants, et en faire une critique sommaire, critique que nous appuierons sur les observations que nous avons recueillies, et que nous allons maintenant présenter.

III

Maladies imputées aux unions consanguines

Rilliet, de Genève, observateur peut-être trop consciencieux dans ce cas, faisait dériver des mariages consanguins : 1° l'absence de conception ; 2° le retard de la conception , 3° la conception imparfaite (fausse couche) ; 4° les produits incomplets (monstruosités) ; 5° les productions dont la constitution physique et morale est imparfaite ; 6° les produits plus spécialement exposés aux maladies du système nerveux et, par ordre de fréquence : l'épilepsie, l'imbécillité ou idiotie, la surdi-mutité, la paralysie, des maladies mentales diverses ; 7° des produits lymphatiques et prédisposés aux maladies qui relèvent de la diathèse scrofulo-tuberculeuse ; 8° des produits qui meurent en bas âge et dans une proportion plus forte que les enfants nés dans d'autres conditions ; 9° des produits qui, s'ils franchissent la première enfance, sont moins aptes que d'autres à résister à la maladie et à la mort.

En lisant cette longue énumération des calamités qui peuvent assaillir l'enfant né de tels mariages, ne songe-t-on pas à la boîte de Pandore d'où devaient sortir tous les maux capables d'affliger l'humanité ? Nous pensons donc que Rilliet s'est montré un peu trop pessimiste, et qu'une bonne partie des infirmités qu'il signale doivent être mises sur le compte de l'hérédité ou d'une diathèse quelconque. Nous ne nous occuperons que de celles qui ont été le plus imputées.

aux mariages consanguins, et par ordre de fréquence : l'idiotie, l'aliénation mentale, l'épilepsie et les convulsions du jeune âge, la surdi-mutité, les maladie de la vue, la stérilité et certaines difformités congénitales.

*Idiotie, aliénation mentale, épilepsie, convulsions
du jeune âge*

Parmi les nombreuses opinions que nous avons rapportées dans le chapitre précédent, nous avons vu celles d'Esquirol et de Luys sur l'influence nervo-mentale de la consanguinité. Nous avons vu que ces deux savants n'hésitaient pas à considérer les mariages consanguins comme dangereux à ce point de vue, et que le mieux était de s'en abstenir. C'est aussi l'opinion de plusieurs autres savants :

» Le Dr Howe parle de 17 mariages consanguins qui donnèrent naissance à 95 enfants, dont *quarante-quatre* idiots, 12 scrofuleux, 1 sourd-muet, 1 nain et 27 seulement d'une santé supportable.

Mitchell cite 37 mariages consanguins qui donnèrent 146 enfants, dont 8 idiots, 5 niais, 2 épileptiques, 2 paralytiques, 2 sourds, 3 monstres, 1 rachitique et 2 scrofuleux.

Le professeur Trousseau, dans sa *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, rapporte ces trois observations qui lui sont personnelles :

« J'étais mandé naguère dans une famille napolitaine. L'oncle avait épousé sa nièce : *Il n'y avait dans la famille aucun antécédent fâcheux*. Sur quatre enfants, la fille aînée est de nature fort bizarre ; le second fils est épilep-

tique, le troisième enfant est très sensé, le quatrième est idiot et épileptique.

« Je suis lié d'amitié avec une autre famille dont l'un des chefs a également épousé sa nièce. De cette union sont issus quatre enfants, l'un a été pris à sa naissance de convulsions éclamptiques graves, un autre fils est idiot et épileptique.

« Dernièrement encore, je voyais avec M. le docteur Moynier, un jeune garçon épileptique né de cousins germains ; et à quelque temps de là j'avais occasion d'observer deux faits analogues : l'un chez un jeune homme de trente-deux ans, l'autre chez un enfant idiot et épileptique. »

Et il conclut ainsi : « Maintenant que je m'enquiers avec soin chez mes malades de ce qui a rapport à la consanguinité, alors que j'ai affaire à des sourds-muets, à des idiots, à des épileptiques, je ne saurais vous dire combien cette influence me paraît active dans l'étiologie de ces affections. »

Le témoignage d'un homme qui s'est montré, dans tout ce qui touchait son art, si profond observateur, est trop précieux pour ne pas être rapporté ici en entier.

Legrand du Saulle racontait que sur 4 enfants issus d'un inceste, il avait trouvé 2 idiots, 1 épileptique et 1 hydrocéphale.

Les statistiques des asiles d'idiots ont fourni pour la proportion des consanguins à Bemiss 7 et 15 pour 100 ; Mitchell 18,8 et 23,2 pour 100. Dans le Connecticut, en 1856, 12,5. Down, sur 852 idiots, 7 pour 100 ; Howe, sur 359, 4,7 pour 100. Darwin fils a trouvé 170 consanguins

sur 4,822 aliénés (3,5 pour 100), un peu plus que la proportion des mariages entre cousins germains.

D'autre part, voici ce que dit M. J. Voisin, dont la longue carrière s'est passée dans les asiles : « Pour ce qui concerne l'idiotisme, la folie et l'épilepsie, mes observations m'autorisent à dire que rien n'est moins certain que cette influence des mariages consanguins. J'ai pris les observations de 1,157 malades dans les différents services de Bicêtre et de la Salpêtrière où j'ai été tour à tour médecin et j'ai constaté que la consanguinité ne pouvait être une seule fois incriminée, quoique j'ai eu bien soin d'interroger moi-même les parents. Or, si la consanguinité était une cause si décisive, j'aurais dû en observer les effets déplorables parmi ces 200 idiots ou idiotes et ces 1,157 aliénés.

C'est aussi l'avis de MM. Bourneville, Gottschalk, qui invoquent l'hérédité comme seule cause. Et ce dernier nous apporte un grand nombre d'observations où l'affection nerveuse est sous la dépendance de l'hérédité névropathique, de l'arthritisme, de l'alcoolisme, de la syphilis, etc.

Comme on le voit, les avis sont nettement partagés, et le pour et le contre a été soutenu par des hommes de valeur. A quelle opinion convient-il donc de se rattacher ? Sera-ce à celle qui prétend que les unions consanguines peuvent avoir une influence fâcheuse sur les produits de la génération, ou à celle qui prétend qu'elles n'en ont aucune, et que l'hérédité seule est cause du mal ?

Evidemment, l'hérédité similaire ou transformée joue un très grand rôle dans la transmission des maladies du système nerveux, et on serait tenté de croire, à l'exemple de Moreau de Tours, qui fait intervenir l'hérédité dans les

9/10^{es} des cas, qu'il existe toujours quelque antécédent qui puisse expliquer l'affection nerveuse ou mentale constatée. Nous admettons bien qu'on lui fasse la plus large part, à l'hérédité de transformation surtout ; car il n'est pas douteux que toutes les causes qui sont capables d'altérer d'une manière lente et continue la nutrition, et par suite celle du système nerveux, peuvent favoriser l'apparition d'une des maladies qui nous occupent. Mais néanmoins il existe, c'est indéniable, des exemples d'idiotie, d'aliénation mentale et d'épilepsie où aucune cause héréditaire, de similitude ou de transformation ne peut être invoquée. Alors si on ne trouve absolument rien chez les ascendants qui puisse expliquer la dégénérescence constatée, pourquoi ne pas vouloir reconnaître à la consanguinité une entité étiologique à part qui nous rende compte de faits inexpliqués. Nous avons lu plusieurs travaux et de nombreuses observations absolument concluantes qu'il faut admettre sans restriction.

Après avoir rapporté une observation type, communiquée par M. Rameau à la Société d'anthropologie, nous en présenterons quelques-unes que nous avons recueillies nous-même, et six autres que nous devons à l'extrême obligeance de M. le docteur J. Voisin, de la Salpêtrière, et de M. Gênevrier, un de nos amis, externe dans son service.

OBSERVATION I

A... épouse sa cousine germaine L... Ils ont toujours joui d'une très bonne santé, et rien dans leurs antécédents
Perrin. 5

ne peut faire invoquer l'hérédité. De ce mariage sont nés 7 enfants qui vivent tous. Le n° 1, du sexe masculin, âgé de 31 ans est presque idiot. Le n° 2, du sexe féminin, 28 ans, est idiot. Le n° 3, du sexe féminin, 27 ans, est épileptique. Le n° 4, du sexe masculin, 26 ans, est d'une intelligence presque nulle. Le n° 5, âgé de 24 ans, du sexe féminin, est sans intelligence ; il en est de même du n° 6, âgé de 21 ans. Enfin, le n° 7, du sexe féminin, âgé de 19 ans, est presque idiot.

Il nous semble difficile de rencontrer une observation plus concluante : sur 7 enfants, 1 épileptique et 6 idiots ou sans intelligence.

OBSERVATION II (Personnelle)

M. F... et M^{me} F..., de Cor... (Nièvre), étaient cousins germains. Ils ont eu deux garçons : l'un d'eux, aujourd'hui marié, se porte très bien et a deux enfants, un garçon et une fille, qui se portent très bien. L'autre garçon est mort, à l'étranger, *d'aliénation mentale*.

OBSERVATION III (Personnelle)

D... de M... (Nièvre) et sa femme sont cousins issus de germains. De ce mariage sont nés quatre enfants, trois garçons et une fille. Deux garçons sont morts relativement

jeunes, mais de maladies communes ; le troisième est mort atteint d'*aliénation mentale*. La fille est morte de tuberculose pulmonaire. Je dois dire que le garçon qui est mort aliéné était capitaine du génie et avait été longtemps en Afrique, et cette dernière raison me fait songer à l'alcoolisme. Il a laissé une jeune fille, âgée aujourd'hui de dix-huit ans, qui se porte très bien.

OBSERVATION IV (Personnelle)

M. P..., agriculteur à Fl... (Nièvre), a épousé sa cousine germaine ; ils jouissent tous les deux d'une excellente santé. De ce mariage, sont nés trois enfants, deux garçons et une fille. Les deux garçons se portent très bien, mais la fille est atteinte d'*idiotie épileptique*. Elle est âgée de 12 ans, et ne marche pas seule ; quand elle veut faire quelques pas, il faut la soutenir avec une ceinture passée sous ses bras. Elle ne parle pas non plus, elle n'articule que quelques monosyllabes, tels que pa... ma... qu'elle répète fréquemment. Elle reconnaît assez bien les personnes qui l'entourent. Ses crises d'épilepsie sont fréquentes. — Nous n'avons rien trouvé chez les parents, ni diathèse, ni trace de spécificité, ni tare quelconque, qui put expliquer cette dégénérescence mentale. Les parents sont agriculteurs, et au point de vue de l'intelligence, je dois dire qu'ils atteignent le niveau commun à la plupart des gens de la campagne.

OBSERVATION V

(Salpêtrière, Service de M. le Dr J. Voisin).

Alice L..., âgée de 12 ans (juive) : *Idiotie profonde*. Les parents de cette enfant sont cousins germains. Le

père est mort d'une chute, et la mère à 25 ans de tuberculose pulmonaire. Les grands parents sont bien portants.

La mère pendant sa grossesse a eu une grande frayeur, et la petite, d'après sa grand'mère, a peur des animaux.

Alice L... n'a marché qu'à vingt-cinq mois. Elle commença à parler très tard, et on ne la comprenait pas. Elle n'a jamais pu apprendre ni à lire, ni à écrire, ni à compter, ni à coudre. Il faut l'habiller, mais elle mange seule et assez proprement. Depuis qu'elle est à la Salpêtrière, elle va à l'école, mais ses progrès sont à peu près nuls, elle est très arriérée. Son facies n'a rien d'intelligent. Elle a le caractère sournois, elle est méchante, colère, mord et frappe ses camarades inconsciemment, et dit des grossièretés. Pas d'initiative, reste seule inoccupée sur un banc. Elle sait à peine parler, zézaie, et sa parole est lente et embarrassée. Elle ne connaît pas les mois, ni les jours, et répond aux questions qu'on lui pose sans trop comprendre ce qu'on lui dit, et sans se rendre compte de ce qu'elle répond.

Aspect physique : Tête moyenne, front ordinaire, (circonférence 54, courbe occipitale 30, courbe bi-temporale 31); asymétrie de la face : le côté gauche est plus déprimé et moins large que le droit. Elle a le nez rouge à son extrémité, ses oreilles sont plates et sans ourlet, la lèvre inférieure est épaisse. Sa dentition est défectueuse : les dents sont mal plantées et sont crénelées. Elle mange continuellement ses ongles, et a des habitudes d'onanisme.

Pendant son séjour à la Salpêtrière on ne constata aucune amélioration.

OBSERVATION VI

(Salpêtrière, service de M. le Dr J. Voisin)

J. V..., âgée de 13 ans : *Atrophie cérébrale et idiotie profonde.*

V..., qui occupe une haute situation dans la magistrature, a épousé sa cousine germaine.

V... est très brun, tandis que sa femme est blonde ; rien d'anormal n'a été constaté dans leur santé. De ce mariage naissent six enfants dont la vitalité et l'intelligence, chose curieuse, sont en relation directe avec la couleur brune ou blonde de leurs cheveux :

1° Deux jumeaux, un garçon et une fille, qui, tous les deux blonds comme leur mère, meurent idiots à 10 et 12 ans.

2° Une petite fille, brune comme le père, qui est charmante et en pleine santé.

3° Un garçon châtain, qui semble tenir le milieu, est d'un tempérament nerveux, et peu intelligent, il est en outre atteint de strabisme.

4° Deux jumeaux, un garçon et une fille : le garçon, très brun, comme le père, est bien portant et très intelligent ; la petite fille, blonde comme la mère, est idiote. C'est celle dont l'observation suit :

Aspect extérieur : Tête moyenne, plutôt petite, très ronde : circonférence 0,50, diam. occipito-frontal 0,40, diam. bi-temporal ; front élevé, bosses frontales étroites ; face allongée, avec un peu de prognathèse ; voute palatine en ogive, dents assez bien implantées ; nez strumeux, épaté ; oreilles en forme de plats à barbe, mal ourlées, surtout à droite. Pas de goître.

Elle marche sur la pointe des pieds, le corps penché en avant ; elle se dandine, scande ses pas qu'elle ne peut pas coordonner ; sa démarche est incertaine. Elle est maladroite de ses mains, elle ne sait pas s'habiller et est gâteuse. Elle ne parle pas, elle pousse des cris gutturaux. A son arrivée elle était chétive, agitée et sauvage ; aujourd'hui (il y a un mois et demi qu'elle est entrée), il semble que l'état physique est meilleur, elle est d'ailleurs plus

calme et se laisse facilement approcher ; elle est très sensible à la musique.

Pas de convulsions, pas d'atrophie, pas d'hémiplégie, pas de vertiges, mais défaut de perception et exagération des réflexes.

La physionomie est sans expression, son regard vague ; elle ne comprend rien, elle n'a aucun sentiment affectueux, aucune notion intellectuelle, elle est allée en classe et n'a rien appris. Le besoin de nourriture se fait sentir à l'heure des repas ; quand elle voit les assiettes, elle ouvre la bouche et pousse des cris ; elle ne peut manger seule, elle gloutonne, avale sans mâcher et s'étoufferait si on ne la surveillait pas. Elle met tout dans sa bouche, elle a de mauvaises habitudes, on est obligé de lui mettre la camisole.

OBSERVATION VII

(Salpêtrière, service de M. le Dr J. Voisin)

Marcelle B..., âgée de 19 ans : *Hystérie et aliénation mentale.*

Le père et la mère sont cousins germains.

Ses grands-parents sont bien portants. Son père est très calme, et n'est pas alcoolique. Sa mère jouissait d'une excellente santé avant 1870. A cette époque elle devint enceinte de notre malade et eut, dit-elle, une grande peur (?). L'accouchement fut normal ; à la suite, elle ressentit des douleurs abdominales, et l'hystérie s'établit. Petites attaques, hallucinations de l'ouïe et de la vue.

Sa fille a toujours vécu avec elle. Pas de renseignements très nets sur son jeune âge. Elle a été en pension, et

a une certaine culture intellectuelle. Elle a été réglée de bonne heure, et elle l'est régulièrement ; pas de chlorose. Il y a trois mois, sa mère l'ayant quittée pour assister à l'enterrement de la grand-mère, elle resta seule avec une femme de chambre et s'ennuya beaucoup. Elle ne tarda pas à prendre la bonne en grippe, et ne voulut plus coucher dans sa chambre, et cela sans donner une raison de ses craintes ; à toute question, elle répondait par des chansons. Cela dura trois jours entiers ; enfin elle tomba dans l'état où elle se trouve aujourd'hui.

Etat actuel : Jeune fille pâle et amaigrie. Elle parle avec loquacité, saute d'un sujet à un autre ; la terminaison d'un mot en appelle un autre à terminaison semblable. Pas de rimes. Fausses interprétations des actes des personnes qui sont autour d'elle. Illusions des sens ; elle prend une personne pour une autre : l'interne pour Al., se pend à son cou et prend des poses amoureuses ; la surveillante pour Laurentine, la femme de chambre de la maison où elle se trouvait, et invective contre elle ; M. Voisin, pour M. Carnot. Elle a de l'insomnie ; marche sans cesse dans la journée, pleure, crie et parle toute seule dans sa cellule. Refuse les aliments. A son entrée, elle n'avait rien pris depuis huit jours.

Traitement : Chloral, bains, alimentation forcée.

1^{er} Novembre. — Cet état d'agitation, de fausse interprétation et d'illusion a persisté jusqu'au milieu d'octobre. (Elle était entrée à la Salpêtrière à la fin de juin). L'insomnie n'a pas cessé non plus. En ce moment, l'état général est meilleur, la malade dort sans chloral, et a quelques moments lucides, un quart-d'heure environ, et retombe dans son excitation maniaque ; cette lucidité n'est même pas complète, puisqu'elle ne veut pas convenir qu'elle a été malade.

OBSERVATION VIII

(Salpêtrière, service de M. le Dr J. Voisin)

Augustine De..., âgée de 19 ans : *Epilepsie*.

Le père et la mère sont cousins germains.

Antécédents personnels et héréditaires du père. — Le père, ingénieur, est mort tuberculeux à 30 ans, il était très sobre; son père est mort de vieillesse et sa mère d'un cancer du sein.

Antécédents personnels et héréditaires de la mère. — La mère, gouvernante d'une maison, est très bien portante; son père est mort d'une chute, et sa mère d'un cancer d'estomac.

De cette union sont nés 7 enfants : 3 seulement sont vivants, l'enfant dont nous rapportons l'observation, et deux autres qui se portent bien.

Augustine De... a pu apprendre à lire et à écrire, mais n'a jamais pu calculer. De 4 à 12 ans. elle est restée dans un orphelinat, et avait alors de légères convulsions. Puis, à 12 ans, au moment de ses premières époques, elle eut une grande attaque. Dès lors les crises devinrent fréquentes, et apparurent plus particulièrement la nuit. Son intelligence et sa mémoire, qui n'étaient pas très développées à cette époque, ont encore diminué à mesure que les crises ont augmenté. Notons que l'enfant a eu la rougeole à deux ans, et la scarlatine à trois ans. Au début de l'attaque il n'existe pas d'aura; elle tombe tout d'un coup, quelquefois en poussant un cri. L'attaque dure assez longtemps et l'enfant après la crise, reste affaissée et hébétée pendant plusieurs heures. Un jour, après une attaque, elle s'est sauvée dans la campagne où elle est restée longtemps sans revenir. Aujourd'hui, les crises sont encore assez fréquentes, et l'intelligence est très faible.

On a dit aussi que les mariages entre parents étaient une cause de *convulsions* et de *mort prématurée* chez les enfants en bas âge. Cette proposition nous semble plus difficile à soutenir que la précédente. Les causes des convulsions sont en effet si nombreuses, l'hérédité morbide intervient si souvent et sous des formes si diverses, qu'il est, croyons-nous, impossible d'admettre aujourd'hui une relation de cause à effet entre la consanguinité et les convulsions de l'enfance. Et cependant les observations de convulsions imputées à la consanguinité abondent. Nous sommes d'avis que dans tous ces cas, les antécédents héréditaires ou ancestraux n'ont pas été assez recherchés. De ce que l'on n'a pas trouvé de tare nerveuse chez les ascendants, il ne faut pas en conclure que l'hérédité ne joue aucun rôle dans l'affectée constatée. L'hérédité peut en effet se manifester chez l'enfant, sous une toute autre forme que celle d'hérédité similaire. Et cela est surtout vrai pour l'affection qui nous occupe : les infections à lente évolution comme la syphilis, les dyscrasies permanentes comme l'arthritisme, l'obésité, la goutte, le diabète, les intoxications chroniques comme l'alcool, sont des causes puissantes de convulsions, qui n'étaient pas connues quand Devay ou Boudin écrivaient leurs réquisitoires contre la consanguinité. *

OBSERVATION IX (personnelle).

Le Dr F... de M..., issu d'un père et d'une mère bien
Perrin.

portants, et bien portant lui-même, épouse sa cousine germaine bien portante aussi, mais issue d'une mère diabétique, sœur de la mère de son mari. (La grand'mère maternelle des deux conjoints était elle-même diabétique). De cette union sont nés trois enfants : l'un est mort de *convulsions* à l'âge de 18 mois, les deux autres âgés aujourd'hui de 7 à 9 ans, sont de beaux enfants, intelligents et bien portants.

OBSERVATION X

(Salpêtrière, Service de M. le Dr J. Voisin).

Mélina Ha.,, âgée de 6 ans et demi : *Convulsions et chorée*.

Son père et sa mère sont cousins germains.

Le père a eu jusqu'à l'âge de 7 ans des crises de nerfs (?) qui ont disparu sans traitement. Pas d'alcoolisme.

La mère ne présente rien d'anormal dans ses antécédents héréditaires et personnels. Nostalgie pendant sa grossesse. Etant enceinte de quatre mois, elle fit une chute du haut d'une voiture de blé : pas de douleur, pas de perte. Elle accoucha à terme d'une petite fille, qui eut au 4^e jour de l'ophtalmie purulente.

Une tante est épileptique.

Enfant : Pas de convulsions pendant la dentition, mais très agitée et têtue, riant et pleurant sans motifs toute une journée.

Elle a eu deux pertes de connaissance avec petites convulsions, rotation des globes oculaires, sans incontinence.

ni écume. La nuit elle est agitée, elle repasse mentalement ce qu'elle a fait dans la journée.

Mouvements choréiques de la face, des yeux. Pas de troubles de la sensibilité. La mère dit qu'elle est très intelligente ; elle sait, d'ailleurs, lire et écrire très correctement.

Ces mouvements choréiques de la face datent de deux ans, ceux des yeux datent de 8 jours seulement.

Elle est soumise depuis trois ans au KBr., sans résultat.

OBSERVATION XI

(Salpêtrière, service de M. le Dr J. Voisin).

Charlotte Fol..., âgée de 2 ans : *Convulsions et paralysies.*

Le père et la mère sont cousins germains.

Antécédents personnels et héréditaires du père. — Menuisier sobre, le père et la mère sont bien portants.

Antécédents personnels et héréditaires de la mère. — Elle se porte bien aussi, et n'a jamais été malade, le père et la mère sont bien portants. Grossesse et accouchement normaux.

L'enfant a été mise en nourrice, et élevée au biberon. A 7 mois, elle eut des convulsions, à la suite desquelles la jambe droite devint paralysée et s'atrophia. Mais la jambe gauche restait normale, la petite malade la remuait et s'appuyait dessus, quand, il y a 3 mois (janvier 1895), elle fut prise d'accidents convulsifs à la suite desquels ce membre gauche devint paralysé à son tour, ainsi que le bras du même côté. Le bras droit ne le fut jamais.

Cette petite fille a commencé à parler à quinze mois ; sa première dent n'apparut qu'à un an. Elle n'a jamais marché, elle est toujours restée sur sa chaise, ou se traînait par terre en tenant ses jambes avec ses mains et en s'appuyant sur son côté gauche qui n'est pas atrophié.

Maintenant (avril 1895), le bras commence à remuer, mais les jambes sont toujours paralysées, et aucune amélioration ne s'est produite.

Surdi-Mutité

Parmi les affections imputées aux unions consanguines, la *surdi-mutité* tient une des premières places. Cela peut-il être ? Il nous semble que pour répondre à cette question, il faut examiner avec soin quelle est dans cette affection, la part de l'hérédité et celle de la consanguinité.

Ménière, dans ses *Recherches sur l'origine de la surdité*, s'exprime ainsi : « On peut dire aujourd'hui que tous les enfants sourds-muets doivent le jour à des enfants entendants et parlants. Il n'y a pas longtemps que l'on a recueilli les premiers faits en contradiction avec ce principe, et l'on a pu constater un certain nombre de fois, l'hérédité directe de la surdi-mutité. On doit dire, cependant, que ces faits constituent une *rare exception*, et qu'habituellement, dans l'immense majorité des cas, les *sourds-muets mariés à des sourdes-muettes ont des enfants qui entendent et parlent*. Cela est vrai à plus forte raison, quand le mariage est mixte, c'est-à-dire quand un des époux, seul, est sourd-muet. » Ainsi donc, d'après cet observateur, le plus grand nombre des cas de surdi-mutité, j'entends la surdi-mutité congénitale, échapperait à l'influence d'une hérédité qui devrait, en ces cas, s'exercer dans toute sa force. Quelle est alors la cause de cette surdi-mutité ? Pour Ménière, c'est le plus souvent la consanguinité, mais il n'apporte pas de statistique à l'appui de sa thèse.

Boudin fit ce travail et est arrivé aux propositions générales suivantes :

« 1° Les mariages consanguins représentent environ deux pour cent de l'ensemble des mariages, tandis que la proportion des sourds-muets de naissance issus de mariages consanguins, est à l'ensemble des sourds-muets de naissance :

a). A Lyon, au moins de 25 pour cent.

b). A Paris, de 28 pour 100.

c). A Bordeaux, de 30 pour 100.

2° La proportion des sourds-muets de naissance croît avec le degré de la consanguinité des parents ; si l'on représente par 1 le danger de procréer un enfant sourd-muet dans un mariage ordinaire, ce danger est représenté par :

18 dans les mariages entre cousins germains.

37 dans les mariages entre oncles et nièces.

70 dans les mariages entre neveux et tantes.

3° A Berlin, on compte :

3. 1 sourds-muets sur 100 catholiques.

6 sourds-muets sur 10.000 chrétiens, en grande majorité protestants.

27 sourds-muets sur 10.000 juifs.

En d'autres termes, la proportion des sourds-muets croît avec la somme des facilités accordées aux unions consanguines par les lois civile, morale et religieuse.

4° On comptait en 1840, dans le territoire de Iowa (Etats-Unis) :

2, 3 sourds-muets sur 10.000 blancs.
212 sourds-muets sur 10.000 esclaves.

C'est-à-dire que dans la population de couleur, dans laquelle l'esclavage facilite les unions consanguines, la proportion des sourds-muet était *quatre-vingt-onze* fois plus élevée que dans la population blanche, protégée par les lois civile, morale et religieuse.

5° La surdi-mutité ne se produit pas toujours *directement* par les parents consanguins ; on la voit se manifester parfois *indirectement* dans des mariages croisés, dont l'un des conjoints était issu de mariages consanguins.

6° Les parents consanguins *les mieux portants* peuvent procréer des enfants sourds-muets ; par contre des parents sourds-muets, mais non consanguins, ne produisent des enfants sourds-muets que *très exceptionnellement* ; la fréquence de la surdi-mutité chez les enfants de parents consanguins est donc *radicalement indépendante de toute influence d'hérédité morbide*.

7° Le nombre des sourds-muets augmente souvent d'une manière très sensible dans les localités dans lesquelles il existe des obstacles naturels aux mariages croisés. Ainsi, la proportion des sourd-muets qui est, pour l'ensemble de la France, de 6 sur 10.000 habitants, et de 2 seulement pour le département de la Seine, s'élève : en Corse, à 14 sur 10.000 habitants ; dans les Hautes-Alpes, à 13 ; en Irlande, à 11 et dans le canton de Berne à 28.

8° On peut estimer à environ 25.000 le nombre total des sourds-muets en Europe. »

Comme on le voit, Boudin est loin d'être favorable aux mariages consanguins. Nous donnerons d'ailleurs, dans un instant, notre avis sur cette statistique dont il tire des conclusions trop rigoureuses.

Pour M. Loubrieu, les sourds-muets de naissance seraient trois fois plus nombreux dans les mariages entre consanguins que dans les mariages entre étrangers.

D'après le Dr Ladreit de Lacharrière, médecin en chef de l'Institut des sourds-muets, sur 100 sourds-muets, 79 ont été atteints de cette infirmité après la naissance, pour une cause ou pour une autre et les vingt-et-un autres cas peuvent être mis sur le compte de la surdi-mutité congénitale ou d'une cause qui a échappé à l'observation des parents ou des médecins.

A une époque relativement récente, Lacassagne examinant avec soin les 197 cas de surdi-mutité constatés de 1867 à 1875 à l'Institution des sourds-muets de Paris, en trouva 107 datant de naissance. Sur ce nombre 18 étaient issus de mariages consanguins, dont 9 entre cousins germains. Sur ces 18 cas il en élimina 15 qui parurent suspects de n'être pas congénitaux au Dr Ladreit de Lacharrière. Sur 197 cas de surdi-mutité, 107 datant de naissance, il n'y en eût donc que trois seulement dans lesquels dit-il, on pouvait certainement accuser la consanguinité. Voilà, je crois, l'influence de la consanguinité sur la surdi-mutité, tout en étant admise, réduite à sa plus simple expression.

Georges Darwin, ayant fait par voie de questionnaire une enquête dans les Instituts de Sourds-muets d'Angleterre, trouva sur 366 sourds-muets de naissance, dont la

famille a pu être connue, 8 pensionnaires seulement (soit 2,20 pour 100) issus de parents consanguins, Cette proportion, d'ailleurs analogue à celle qu'il admet pour le nombre des mariages entre cousins germains en Angleterre, est fondée en vérité sur un petit nombre d'observations, mais telle qu'elle est, elle est loin d'être défavorable à la consanguinité.

Enfin les recherches de Van La Perre de Roo, effectuées aussi par questionnaires, donnent à Anvers, sur 200 sourds-muets, pas de consanguins : à Liège, 5 sur 49 ; à Berlin, 1 sur 92 ; à Munich, 0 sur 80 ; à Lyon, 4 sur 80 ; à Bordeaux, 6 sur 173 ; à Paris, aucun suivant Chervin.

Comme on le voit, l'influence des mariages consanguins sur la surdi-mutité a été bien différemment appréciée ; et la différence est grande entre les statistiques de Boudin et celles de Lacassagne, de Darwin et de Van La Perre de Roo. Cela tient, croyons-nous à deux causes ; d'abord à la difficulté d'établir dans tous les cas une étiologie précise de la surdi-mutité : il est en effet souvent très difficile de déterminer si une maladie de l'oreille est congénitale ou acquise, les altérations pouvant avoir pour siège le labyrinthe, ce qui ne laisse aucune trace et ne permet pas de se prononcer ; puis, en second lieu, à une idée préconçue de la part des savants qui ont étudié l'affection. Entre les mains de Boudin, la méthode numérique incrimine gravement la consanguinité. Mais cet auteur passionné attribuait trop d'importance à ses travaux. L'enquête qu'il avait faite à l'Institut des Sourds-muets de Paris était tout-à-fait insuffisante. De ce qu'il y avait trouvé une douzaine de sourds-muets, issus de consanguins, il se croyait en droit d'affirmer que

la consanguinité multiplait par dix-huit le danger d'être sourd-muet. C'était assurément conclure sur un nombre d'observations beaucoup trop restreintes. De même pour Lacassagne, nous sommes d'avis qu'il a serré de trop près sa statistique. Nous avons vu, en effet, qu'il n'avait trouvé, sur 18 sourds-muets nés de parents consanguins, que 3 cas seulement qui puissent vraiment être imputés à la consanguinité ; or ces 18 enfants avaient été pris parmi 107 autres atteints de surdité de toute autre cause que la consanguinité, et sur les 18 il en avait éliminé 15 comme suspects d'avoir acquis leur infirmité après la naissance. Mais il aurait fallu, dit avec raison Regnault, faire la même élimination sur les 107 pour justifier la proposition admise par Lacassagne.

A l'Institut National des Sourds-muets de Paris, où nous nous sommes rendu, M. le Censeur des études a bien voulu nous donner les renseignements suivants :

Depuis 1888, il est entré à l'Institution 214 pensionnaires sourds-muets. Sur ce nombre,

98 sont sourds-muets de naissance.

106 le sont devenus accidentellement, après la naissance.

10 n'ont pu être classés, faute de renseignements assez précis.

Sur les 98 sourds-muets de naissance, 14 sont nés de parents consanguins ; et sur les 106 qui sont devenus sourds accidentellement, il y en a 4 nés de proches parents.

Cette statistique, pour être établie sur un petit nombre de cas, n'en est pas moins instructive : elle nous enseigne que la proportion des surdi-mutités congénitales est d'en-

Perrin. (7

viron 50 pour 100 ; et que celle des surdi-mutités consanguines est de une sur 7. Cette dernière proportion, inférieure à celle de Boudin, mais supérieure à celle de Lacassagne nous montre que la consanguinité peut jouer un rôle dans la production de la surdi-mutité.

OBSERVATION XII (Personnelle)

Nous ne connaissons personnellement qu'une famille où la consanguinité semble avoir été une cause directe de surdi-mutité. C'est la famille de Chat... de Q.-L.-T..., l'une des plus anciennes et plus riches familles de l'Yonne (Morvan). M. de Chat... a épousé sa cousine germaine. Tous les deux sont bien portants ; de cette union sont nés trois enfants qui sont sourds-muets.

M. le Censeur des études de l'Institut national des sourds-muets de Paris, a bien voulu nous permettre de citer l'observation suivante, qui est assez curieuse :

OBSERVATION XIII

Aux environs de Clermont-Ferrand, il connaît personnellement une famille dont le père et la mère sont cousins germains. Tous les deux sont très bien portants. De cette union sont nés 10 enfants : les n^{os} 3, 6, 9, sont sourds-muets de naissance, les 7 autres enfants se portent très bien.

Maladies de la vue

Il est probable que la consanguinité joue dans cette circonstance un rôle fâcheux, mais aucun fait n'autorise encore à l'affirmer. Le Docteur Bemiss dit pourtant que 27 mariages consanguins féconds ont produit deux enfants aveugles et six autres avec des troubles divers de la vision.

Liebreich, de Berlin, que nous avons déjà cité dans notre revue des travaux publiés sur cette question, signale la coïncidence entre la consanguinité et la *rétinite pigmentaire congénitale*. D'après lui les mariages consanguins interviendraient une fois sur deux dans la production de cette affection. Mooren, Hutchinson sont de cet avis ; le Docteur Delens, a écrit dans le *Traité de Chirurgie* de Duplay et Reclus : « Les vices de conformation (microcéphalie, polydactylie, bec de lièvre), la surdi-mutité, l'idiotie observés chez un certain nombre de sujets atteints de rétinite pigmentaire, confirment l'idée de l'influence des mariages consanguins. » Cependant A. Sichel dit avoir eu très rarement occasion de la vérifier sur un grand nombre de cas. De même d'autres oculistes, plus affirmatifs, Monoyer, Galezowski, Maurice Perrin, Abadie, ont dénié toute influence à la consanguinité.

L'albinisme, dû à un arrêt de développement, résulterait aussi de la consanguinité. Un agronome distingué, Aubé, a établi le fait chez les animaux domestiques. Chez le lapin, s'il y a la moindre petite tache chez les ascendants consanguins, celle-ci s'agrandit chez les rejetons qui arrivent rapidement à l'albinisme complet. Et il a pu de même observer un albinos humain lequel provenait d'un mariage

entre cousins germains. Maurice Raynaud dans l'article *Albinisme* du Dictionnaire de Jaccoud, dit : «... parmi les circonstances qui peuvent concourir à la production de l'albinisme, il en est une qui paraît aujourd'hui hors de doute : nous voulons parler de l'absence ou de l'insuffisance des croisements. »

Stérilité

Que faut-il penser du reproche de *stérilité* adressé aux mariages consanguins ? Il nous semble que cette fois encore les causes de l'affection sont si nombreuses et si variées, tant chez l'homme que chez la femme (une femme est stérile sur 8), qu'il est bien difficile d'émettre une opinion décisive à ce sujet. Les faits suivants cependant tendent à faire croire que dans quelques cas les unions consanguines peuvent avoir une influence fâcheuse sur la génération. Une union entre consanguins est restée stérile ; l'un des conjoints, après s'être remarié avec une personne étrangère à sa famille, voit son nouveau mariage devenir fécond. Inversement, l'union de deux personnes étrangères a donné des enfants ; un nouveau mariage, contracté par l'un des époux avec un membre de sa famille est demeuré sans résultat. Mais si, d'une part, on a cité quelques mariages entre parents stériles, *stérilité* qui serait imputable à la consanguinité seule, on en a cité aussi beaucoup d'autres où les enfants et petits enfants forment une lignée très nombreuse. : Dans l'Etat de l'Ohio (Amérique), 873 mariages entre cousins ont donné 3,900 enfants ; dans le Massachusetts, 17 familles ont produit 96 enfants (Howe). Que veut-on de plus ? On cite une famille qui, sur neuf

enfants, compte neuf idiots ; idiots, soit, mais encore a-t-il fallu les engendrer, et une telle fécondité ne se concilie guère avec la stérilité reprochée aux mariages consanguins. M. Bourgeois, dans sa thèse inaugurale, donne la généalogie de sa propre famille, famille « surchargée de consanguinité », comme dit l'auteur, car on y compte jusqu'à 64 unions consanguines, qui toutes ont donné d'excellents produits. Dans une statistique relativement récente, le Dr Saint-Martin de Madrid, étudie 161 mariages consanguins : 12 sont sans enfants ; les 149 autres en ont eu 551, dont 300 bien portants, 236 sont morts et 15 malades. Parmi ces derniers 5 sont sourds-muets, 2 idiots, 6 scrofuleux, rachitiques ou tuberculeux et 2 hémiplegiques.

Dans le Nivernais cependant, le Dr Cointe qui exerce depuis de longues années dans une contrée où les mariages consanguins abondent, nous assure qu'il a constaté la stérilité bien des fois. Voilà ce qu'il nous écrit à ce sujet : « J'en viens à la commune de Germenay ; là, il y a succession non interrompue de mariages consanguins, aussi la population diminue, beaucoup d'unions sont stériles, et on observe le plus souvent tous les accidents énumérés ci-dessus. Ce que j'ai remarqué, je vous le donne sous toute réserve, c'est que le plus souvent c'est le premier né qui est victime ; ensuite, les autres enfants échappent plus ou moins à ces accidents, mais il y a toujours quelque chose d'anormal. »

Si maintenant nous consultons la zootechnie, nous apprenons de M. Cornevin que l'union des porcs consanguins donne des produits qui, dès leur naissance, sont de véritables boules de graisse et restent stériles. Cette asser-

tion nous paraît fausse. Nous qui sommes fils d'agriculteur, et qui avons été à même de nous rendre compte du fait, surtout dans le Morvan où on élève de grandes quantités de porcs, nous avons toujours constaté que dans la plupart des fermes on garde pour la reproduction un porc mâle qui féconde avec succès ses consanguins les plus proches ; et nous n'avons jamais vu que les produits fussent inférieurs à ceux provenant d'un mâle et d'une femelle étrangers. Il en est de même pour les taureaux et génisses charolais-nivernais dont la race est une des plus appréciées de France. Et cependant que d'agriculteurs choisissent leur taureau parmi les jeunes bêtes de leur écurie ! Le directeur des volières du Jardin d'Acclimatation, a dit à M. Regnault que, si la consanguinité est continuée jusqu'à la troisième ou quatrième génération, les oiseaux deviennent stériles, parce que les parents deviennent de plus en plus chétifs. Nous n'avons constaté cette dégénérescence dans aucune basse-cour où cependant tous les volatiles finissent par être consanguins au bout de peu de temps. Enfin, les pigeons font invariablement deux petits de sexe différent qui le plus souvent s'accouplent entre eux ; chez les perdrix et les cailles les accouplements se font dans la compagnie, par conséquent entre frères et sœurs. Cependant ces espèces ne s'éteignent pas et ne paraissent pas périliter.

En résumé, l'influence de la consanguinité autrefois admise est aujourd'hui très contestée. On a en effet remarqué que certains mariages consanguins sont très féconds, alors que d'autres sont stériles. La consanguinité, d'une façon générale semble exagérer, accentuer les défauts ou les qualités d'une même race ; au point de vue de la stérilité, si le mari et la femme font partie d'une nombreuse

famille, il est probable que leur union sera des plus fécondes, si au contraire ils sont enfants uniques leur mariage a de grandes chances de rester stérile.

Difformités congénitales

De toutes les déviations organiques, celle qui a été le plus fréquemment observée est la *polydactilie* ; le phénomène contraire, l'*ectrodactilie*, est bien moins fréquent. Devay cite un petit village isolé de l'Isère, nommé Izeaux, où les habitants se mariaient constamment entre eux, et ainsi fréquemment en famille. A la fin du siècle dernier, de cette manière de faire, de ces alliances constantes entre parents était née et entretenue par elle une monstruosité singulière qui frappait toute la population. Dans cette commune, hommes et femmes étaient porteurs d'un sixième doigt supplémentaire, implanté aux pieds et aux mains ; mais lorsque les communications devinrent plus faciles, les mariages croisés les firent disparaître peu à peu. Cette particularité a été constatée aussi par le Docteur A. Bonnet (de Lyon), qui dit avoir opéré fréquemment des enfants atteints de cette infirmité, tous issus de mariages entre parents.

Le *pied-bot* congénital (*carus équin*) a été aussi rencontré chez des enfants dont les parents étaient consanguins. Devay l'a rencontré 5 fois sur 82 cas. « Cette difformité, dit-il, est très commune dans les familles où l'habitude de la consanguinité persiste depuis longtemps. » Le professeur Lannelongue, dans sa thèse d'agrégation, dit qu'il y a prédominance des pieds-bots chez les enfants issus d'unions consanguines (23 fois plus que chez les autres).

Le retard dans la dentition a été aussi rencontré plusieurs fois. Et nous rapportons nous-même une observation intéressante de *persistance du trou de Botal*, où une double consanguinité semble être intervenue. Différentes monstruosité du crâne et de l'encéphale ont été aussi signalées. Il n'existe qu'un cas d'*anencéphale*, les parents étaient cousins germains.

Il est évidemment certain, et c'est en effet ce qui a lieu le plus souvent, que des vices de conformation des doigts et des pieds, un retard dans la dentition, des difformités du crâne, etc..., ont des causes toutes autres que l'influence de la consanguinité, mais il n'en est pas moins certain non plus, de nombreuses observations le démontrent, que la consanguinité peut exercer une influence souvent fâcheuse sur la conformation des produits.

OBSERVATION XIV (Personnelle)

Les nommés B., et C... de Ger... (Nièvre), sont cousins germains, et mariés depuis vingt-deux ans. A l'époque du mariage, les conjoints ne présentaient aucune tare, mais nous devons dire que depuis la mère se trouve atteinte de tuberculose pulmonaire.

De cette union sont nés deux enfants : l'un *rachitique* et atteint de *tuberculose pulmonaire* est mort à 18 ans ; l'autre a été bien portant jusqu'à ce jour.

OBSERVATION XV (Personnelle)

Les nommés C... et P... d'Asn... (Nièvre), cousins germains, sont bien constitués et bien portants. Ils ont deux filles : l'une est *rachitique* et *hydrocéphale* ; la deuxième est forte et bien portante en ce moment.

OBSERVATION XVI (Personnelle)

Les nommés F... de Ger... (Nièvre), sont cousins germains, et mariés depuis quelques années seulement. Ils sont tous les deux très forts et bien constitués. Nous n'avons pu déceler chez eux, ni chez leurs parents, la moindre affection qui pût expliquer le mauvais état de santé dans lequel se trouvent deux enfants issus de ce mariage. Le 1^{er}, un petit garçon, est intelligent mais vraiment trop fort pour son âge : il a 17 mois et pèse 21 kilog. ; n'y aurait-il pas disposition à l'*obésité* ? Le deuxième, une petite fille, est chétive et atteinte d'un *pied-bot* congénital du côté droit.

OBSERVATION XVII (Personnelle)

A Cer... (Nièvre), deux familles ont contracté entre elles trois mariages consanguins :

Le 1^{er} ménage a eu six filles, trois sont mortes adultes, sans présenter de tare ; une âgée de 66 ans, présente

une sorte de tic rappelant le tic de Balaam. mais très peu accusé ; les deux autres filles se sont mariées avec leurs cousins germains : de ces deux mariages sont nées, pour le ménage n° 2, deux filles très intelligentes, mais de *tailles exigües*, tout ce qu'il y a de plus « abrégé des merveilles des cieux » : l'une est professeur dans un grand pensionnat de Paris, l'autre est peintre paysagiste et portraitiste distinguée. Le ménage n° 3 a donné naissance à trois filles et un garçon : de ces jeunes filles, deux n'offrent rien de particulier, la troisième est *faible d'esprit* ; le fils est un garçon, soldat, et qui a l'intention de faire sa carrière du métier militaire. La gran'dmère de cette série de consanguins, mariée elle-même avec son cousin germain est morte à 83 ans de *démence sénile*.

OBSERVATION XVIII

Due à l'obligeance de M. le Dr Vilon, chirurgien de l'hôpital civil de Versailles

Deux familles, la famille F... et la famille R... La famille F... a deux fils qui épousent les deux filles de la famille R... L'un des ménages a un fils, et l'autre une fille qui s'épousent. Le Dr Vilon m'assure que tous les ascendants qu'il connaît personnellement ne sont frappés d'aucune tare constitutionnelle. De l'union contractée entre ces cousins *deux fois germains*, naissent trois enfants : l'aîné, âgé aujourd'hui de 18 ans, a une *persistance du trou de Botal* ; le second est bien portant actuellement ; le troisième est atteint d'un *mal de Pott*.

OBSERVATION XIX (Personnelle)

Lucie X..., 10 ans : *Dégénérescence mentale. Polydactylie.*

Antécédents héréditaires : Le père appartient à une famille de cultivateurs, dont tous les membres sont robustes et bien portants. Mais lui-même n'est pas d'une très forte constitution : il a une maladie de foie pour laquelle il est allé plusieurs fois à Vichy. Aucune trace d'alcoolisme, ni de syphilis.

La mère a une santé délicate ; elle n'a cependant jamais eu de maladie grave. Elle doit avoir des tendances à la tuberculose, sans en avoir eu jusqu'à présent aucun symptôme : ses parents sont en effet morts tous les deux tuberculeux, la mère ayant contracté cette maladie auprès de son mari mort quelque temps avant elle. Enfin quelque temps avant son mariage, la mère de notre petite fille a eu des troubles nerveux dont elle ne peut préciser la nature.

Le père et la mère de Lucie X... sont cousins germains, enfants du frère et de la sœur.

La petite Lucie est leur premier enfant, née environ un an après leur mariage. Depuis ils ont eu un petit garçon, âgé aujourd'hui de 4 ans ; il est parfaitement conformé et a une excellente santé.

La grossesse s'est très bien effectuée ; la mère ne se rappelle pas avoir eu à cette époque ni chagrin, ni commotions morales d'aucune sorte. L'accouchement a eu lieu au septième mois, sans qu'aucune cause extérieure, chute ou coup, paraisse l'avoir déterminé.

A sa naissance l'enfant pesait 850 grammes. On l'éleva dans l'ouate avec quelque difficulté.

Aux mains et aux pieds on remarque un doigt supplémentaire ; ce doigt est parfaitement conformé, et est un peu plus petit que l'auriculaire auquel il fait suite. Il existe aussi un métacarpien et un métatarsien supplémentaires. Les parents, craignant que ce doigt ne gêne l'enfant dans la suite, pour jouer du piano ou exécuter des travaux manuels, se décident, sur l'avis d'un médecin, à le faire enlever. On attend que l'enfant ait quelques mois, et l'on pratique la désarticulation de la 1^{re} phalange, l'opération d'ailleurs réussit entièrement. Toutefois, le métacarpien fait en dehors du petit doigt une saillie très disgracieuse et même gênante pour l'enfant.

La croissance se fit très rapidement. A 3 ans, la petite Lucie est de beaucoup plus grande que les enfants de son âge, mais son intelligence est très longue à s'éveiller. Sa 1^{re} dent n'est apparue qu'à l'âge d'un an.

A deux ans et demi, elle sait à peine marcher.

A trois ans, elle ne parle pas encore et ne prononce que quelques monosyllabes inintelligibles. Son regard n'a aucune vivacité. La face présente une légère asymétrie, et l'on peut trouver quelques stigmates de dégénérescence (voûte palatine ogivale, oreilles non lobulées).

A cinq ans, elle commence à comprendre et à prêter attention à ce qui se passe autour d'elle, elle arrive à manger proprement et à s'habiller seule. On l'envoie alors à l'école où elle apprend l'alphabet : mais elle éprouve la plus grande difficulté à coordonner les syllabes et à lire les mots ; elle a la même difficulté à apprendre à écrire et à coudre.

Aujourd'hui enfin, elle ne lit pas encore couramment et sait à peine écrire. Elle conserve un certain embarras de la parole, ne peut pas articuler nettement beaucoup de ses mots, et emploie en parlant beaucoup de monosyllabes que seules les personnes de son entourage peuvent comprendre.

IV

Critique des trois opinions émises

Nous avons vu dans un des chapitres précédents que les nombreux travaux publiés sur la consanguinité pouvaient se résumer dans les trois opinions suivantes :

1^{re} *Presque toutes les alliances entre proches parents ont des résultats fâcheux ;*

2^e *Les mariages consanguins ne sont nullement préjudiciables, le plus souvent même ils donnent d'excellents résultats ;*

3^e *L'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles.*

Ainsi le désaccord règne dans la science ; tandis qu'un grand nombre d'hygiénistes se prononcent ouvertement contre les mariages entre proches, plusieurs autres taxent leurs craintes de chimériques et cherchent à représenter les unions consanguines non seulement comme inoffensives, mais même comme avantageuses, pourvu que les conjoints se trouvent dans de bonnes conditions de santé. En un mot, tandis que les uns affirment le danger des unions consanguines, les autres affirment leur innocuité et même leur supériorité.

Maintenant que nous connaissons les différentes opinions émises sur la consanguinité, que nous savons que

chacune d'elle a été soutenue de part et d'autre avec des arguments sérieux, appuyés sur de nombreuses observations, il nous reste à en faire la critique, afin de savoir de quel côté est la vérité.

1^{re} opinion : *Presque toutes les alliances entre proches parents ont des résultats fâcheux.* — Cette opinion a été soutenue par de nombreux hygiénistes et médecins distingués : Burdach, P. Ménière, P. Lucas, Rilliet, Devay, Chazarain, Liebreich, Boudin, Chipault, Luys, Mitchell, Trousseau et Péter, Hocquart, Bemiss, Howe, Allen, Mantegazza ; du côté des zootechniciens, nous trouvons : Aubé, Huzard père, Low, Sinclair, Knight, Sebright, Hartmann, Rhode, Settegast.

D'après nous, cette première opinion est trop intransigente, trop exagérée. Evidemment un grand nombre de mariages consanguins donnent des résultats déplorables, cela ne peut être contesté, mais nous croyons que dans bien des cas l'hérédité morbide n'as pas été prise assez en considération, et que bon nombre d'affections mises sur le compte de la consanguinité doivent être regardées simplement comme héréditaires. L'alliance consanguine en effet élève l'hérédité à la plus haute puissance ; et pourrait-il en être autrement, alors que deux puissances semblables convergent vers le même but. Si donc un des conjoints ou tous les deux présentent la moindre prédisposition morbide, il est à peu près certain que le produit en supportera d'une façon ou d'une autre la mauvaise influence. En ce qui concerne les affections nerveuses par exemple, une foule de causes plus ou moins importantes et par suite plus ou moins apparentes, tempérament nerveux et excitable, émo-

tions vives, etc ..., pourront produire par hérédité directe ou ancestrale, les affections nervo-mentales que nous avons constatées, idiotie, dégénérescence mentale, épilepsie et convulsions. Il en est de même pour la surdi-mutité : il se peut que dans quelques cas le père ou la mère aient été durs d'oreille, par otite scléreuse, maladie des plus fréquentes et des plus héréditaires, et que cette dureté d'oreille guérie depuis longtemps, soit passée inaperçue pour des observateurs qui souvent étudiaient la question avec un peu de parti pris. La stérilité, tant chez l'homme que chez la femme, est due à des causes si nombreuses, que la véritable peut nous échapper. De même, si l'hérédité de similitude ne peut être mise en cause, on peut invoquer l'hérédité de métamorphose ; les maladies par ralentissement de la nutrition, entre autres, nous fournissent aujourd'hui l'explication de beaucoup de faits encore inconnus hier.

Mais il ne faut pas non plus tomber dans l'excès contraire, et absoudre les mariages consanguins. Nous avons lu pas mal d'observations où les parents, *absolument indemnes de tout vice quelconque*, ont procréé des enfants présentant une ou plusieurs des affections signalées ; et il faudrait être consanguiniste de parti pris, pour nier le caractère d'évidence qui s'en dégage le plus souvent. Nous voulons bien admettre que les observateurs se soient trompés quelquefois, mais toujours, non. Dans le chapitre précédent, nous avons nous-même rapporté quelques observations où les parents, ne présentant aucune tare, ont cependant procréé des enfants tarés. La surdi-mutité, par exemple, est une affection où la consanguinité doit certainement jouer un rôle, pas constant, nous le voulons bien,

mais qui, néanmoins, existe. Cette thèse est soutenue depuis trop longtemps et avec trop d'autorité et d'observations à l'appui, pour n'avoir pas quelque chose de vrai. Disons d'ailleurs que dans l'immense majorité des cas, les sourds-muets qui se marient même avec des sourdes-muettes, produisent des enfants qui entendent et parlent, et que les exceptions, d'ailleurs peu nombreuses à cette règle, ont peut-être eu pour cause, moins la surdité que la consanguinité des parents. Il en est de même de l'idiotie : nous rapportons quelques cas où les parents n'étaient pas en vérité d'une intelligence toujours remarquable, mais chez lesquels nous n'avons pu déceler aucune cause quelconque qui pût expliquer l'affection constatée. Mais nous admettons volontiers, en présence des faits, que la consanguinité n'exerce aucune influence sur la stérilité ; mais nous sommes d'avis qu'il existe certainement une relation de cause à effet entre la consanguinité et certaines affections de la vue, telles que la rétinite pigmentaire et l'albinisme, entre la consanguinité et certaines difformités, telles que la polydactylie et le pied-bot. Ces relations ont été trop souvent constatées, pour qu'on puisse les nier, et d'ailleurs, que de fois n'a-t-on pas constaté la coexistence de ces affections avec d'autres qui étaient imputables à la consanguinité !

Nous discuterons l'influence de la consanguinité chez les animaux, en faisant la critique de la seconde opinion.

2^e Opinion : *Les mariages consanguins ne sont nullement préjudiciables, le plus souvent même ils donnent d'excellents résultats.*

Cette opinion compté peu de défenseurs dans le monde

médical ; elle a été soutenue par Périer, Anderson Smith, mais aussi par la plupart des zootechniciens.

Les partisans de l'hypothèse de l'innocuité des mariages consanguins, ne pouvant pas nier certains accidents produits par ces unions ont cherché à les expliquer par une hérédité morbide qu'ils ont fait intervenir dans tous les cas, mais il faut bien le dire, sans apporter un grand nombre de faits en faveur de leur thèse. Le travail de M. Périer, le plus ardent défenseur de cette opinion, est rempli de doutes, et pour soutenir son idée il s'appuie sur des observations vraiment trop générales. Il vante les caractères physiques la beauté de certaines races, qui sont restées pures de tout mélange, tels que les Polynésiens, les Géorgiens, les Tadjicks, les Juifs ; puis admet la solidarité des races et des familles, et dit : « Si les races veulent rester pures, comment les familles voudraient-elles être mélangées ? » En vérité, nous trouvons l'argumentation un peu trop facile. Les différentes races qu'il cite s'étendent sur des territoires assez grands, pour que les familles, les parents ne soient pas forcés de s'unir entre eux. Il se peut, et cela doit être en effet, que les Géorgiens, par exemple, qui forment une race belle entre toutes, se marient avec des Géorgiennes, mais il ne s'en suit pas forcément que cousins et cousines s'allient entre eux.

Nous avons déjà essayé de démontrer dans la discussion précédente, que la consanguinité saine, le mariage entre parents bien portants, déterminait quelquefois *ipso facto* des imperfections physiques et morales pour les enfants. Nous en avons nous-même donné quelques exemples qui nous semblent probants, dans un de nos chapitres

précédents. Et alors pourquoi vouloir faire intervenir dans tous les cas l'hérédité morbide. Il nous semble que c'est vouloir trancher la question sans preuves suffisantes. Nous sommes d'avis, et nous l'avons déjà dit, que l'hérédité peut être très souvent mise en cause pour expliquer un grand nombre de produits consanguins dégénérés, mais nous pensons aussi que la consanguinité constitue une entité étiologique à part, qu'elle crée une aptitude morbide spéciale, en vertu de laquelle les produits du mariage pourront être altérés quand même les parents seraient sains et vigoureux. La consanguinité et l'hérédité sont deux circonstances étiologiques parallèles, pouvant se superposer dans la même famille pour concourir aux mêmes conséquences morbides, mais aussi pouvant exister l'une sans l'autre.

Mais si cette seconde opinion est fausse en ce qui concerne les mariages entre proches parents, il faut reconnaître qu'elle a beaucoup de vrai en ce qui concerne les animaux, et cependant là encore les expériences nombreuses et variées sont contradictoires. Pourtant un fait général s'en dégage : c'est que, dans l'élevage des animaux domestiques, l'alliance des individus provenant de mêmes parents est un puissant moyen pour fixer et perpétuer dans des sous-races certains caractères que l'on recherche. C'est de cette façon, par la répétition d'accouplements consanguins, d'incestes mêmes, que Blackwel, les frères Colling, et autres éleveurs, ont obtenu les races bovines de Durham et de New-Leicester, les races ovines à laine longue et fine comme celle de New-Kent, les races porcines monstrueusement grasseuses, les pigeons à plumage frisé, etc. Ainsi le *croisement en dedans*, *breeding in and in*, comme on

appelle l'union des animaux consanguins, est très propre à conserver dans leurs descendants un caractère d'ordre déterminé ; mais il doit être employé en pleine connaissance de ce qu'on veut produire, subordonné à une parfaite sélection, sans quoi il tend à détériorer les races, en élevant l'hérédité à sa plus haute puissance. Produit-il l'affaiblissement de ces races, et plus tard leur disparition, par suite de la tuberculose et de la stérilité dont sont frappés leurs représentants, ainsi que l'affirment les adversaires de la consanguinité ? Cela n'est pas probable : nous avons vu ce qu'il fallait penser de la stérilité chez les animaux ; et nous croyons que la tuberculose, dans la race bovine, tient à des causes toutes autres qui préparent un terrain favorable au bacille de Koch, telles que l'excès de travail, la mauvaise qualité du fourrage, les mauvaises conditions d'hygiène dans lesquelles vivent les animaux. Et si on a vu des troupeaux de bœufs et des races de porcs, magnifiques pendant plusieurs années, tendre à s'éteindre si on ne les avait révivifiés par des croisements avec d'autres races, on cite des exemples de superbes moutons ou taureaux qui résultaient d'accouplements consanguins poursuivis pendant plusieurs générations. Nous avons vu cependant que l'albinisme était imputé, et non sans raison, aux unions consanguines.

Nous voyons donc, d'un côté, que la consanguinité peut avoir, par elle-même, une influence fâcheuse chez l'homme ; et, d'un autre côté, qu'elle exerce généralement une influence heureuse chez les animaux. Pourquoi une telle contradiction ? Nous croyons qu'elle réside dans la raison suivante : Tandis que les animaux vivent de la vie

naturelle, d'une vie qui n'a jamais été modifiée en bien ou en mal, chez les peuples, la civilisation a joué en ces circonstances un rôle, j'oserais dire fâcheux : le surmenage, l'alcoolisme, la syphilis, les névroses, ont atteint l'homme dans sa constitution. A part les hérédités qui se sont accentuées dans certaines familles, toutes ces causes se transmettant peu à peu depuis des siècles, ont infiltré l'organisme humain et ont provoqué en lui des désordres qui pour n'être pas apparents n'en sont pas moins réels.

En résumé, bien que la consanguinité chez les animaux semble donner raison à cette seconde opinion, nous pensons qu'elle ne peut être soutenue : elle s'écarte tellement de ce que tout le monde est à même de constater, qu'il faut croyons-nous, la rejeter entièrement en ce qui concerne l'espèce humaine.

3^e opinion. — *L'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles.*

C'est l'opinion généralement admise aujourd'hui. Elle a été soutenue pour la première fois, en 1850, par un hygiéniste distingué, Michel Lévy. A cette opinion, se sont successivement rattachés Bouchardat, Bourgeois, Dally, Aug. Voisin, Gottschalk, Lacassagne, G. Darwin, F. Regnault, Legendre, etc. C'est celle, croyons-nous, qui se rapproche le plus de la vérité, mais nous voulons montrer, c'est le but que nous nous sommes proposé en faisant ce travail, que si cette opinion est vraie dans la grande majorité des cas, il ne faut pas non plus la considérer comme une solution définitive et par suite l'admettre sans restriction.

Certes, nous sommes d'avis que dans les conditions de

bonne sélection, c'est-à-dire lorsque le père et la mère n'ont aucune diathèse, aucune maladie héréditaire, sont de belle santé, de forte constitution, dans de bonnes conditions climatologiques et hygiéniques, la consanguinité ne nuit le plus souvent en aucune façon au produit de la race, mais au contraire, exalte les qualités comme elle ferait les défauts et les causes de dégénérescence. Plusieurs preuves, plusieurs observations de ce fait ont été apportées, et c'est aujourd'hui une proposition admise et que l'on ne saurait contester sans faire preuve de mauvaise foi.

A l'appui de cette manière de voir, citons quelques observations personnelles que nous avons recueillies dans le département de la Nièvre, et qui n'ont pu trouver place précédemment :

OBSERVATION XX (Personnelle)

A quelques kilomètres de Cer... (Nièvre), M. X... épouse sa cousine germaine, dont il a trois beaux enfants.

OBSERVATION XXI (Personnelle)

M. B..., percepteur à L... (Nièvre), épouse M^{lle} R..., sa cousine germaine. Eux et leurs ascendants sont bien portants. Ils ont deux enfants, un garçon de 17 ans et une fille de 6 ans. Les deux enfants sont robustes, et bien constitués.

OBSERVATION XXII (Personnelle)

A Tam... (Nièvre), habite M. L..., propriétaire-agriculteur. Il est très intelligent et jouit d'une excellente santé. Il a épousé sa cousine germaine, qui elle aussi se porte bien. De ce mariage sont nés deux garçons qui se portent tous les deux très bien.

OBSERVATION XXIII (Personnelle)

M. et Madame G... d'Or... (Nièvre), qui sont cousins germains, jouissent tous les deux d'une excellente santé ; ils ont une fille aujourd'hui mariée qui a deux enfants : un garçon, fort intelligent, qui est avocat, et une jeune fille, qui se porte très bien.

OBSERVATION XXIV (Personnelle)

M. et Madame De... de F..., cousins issus de germains, ont un fils unique, âgé de vingt-deux ans, aujourd'hui étudiant en médecine, dont la santé a toujours été parfaite. Aucune tare héréditaire dans la famille.

OBSERVATION XXV (Personnelle)

Près de Dec... (Nièvre), habite M. L... qui a épousé, en secondes noces sa cousine germaine. Tous les deux sont

très bien constitués et très bien portants en ce moment. De cette union est né un garçon, aujourd'hui âgé de 22 ans. et qui étudie la médecine. Il est fort intelligent, très bien constitué, mais il est atteint d'une myopie assez prononcée.

Mais toute règle a son exception : il n'est pas douteux non plus que ces mêmes mariages où les conjoints sont exempts de tout vice héréditaire et doués des meilleures qualités physiques et morales donnent ainsi, par le fait même de la consanguinité, des produits dégénérés, présentant une ou plusieurs des affections que nous avons signalées. Et pour soutenir cette idée, nous ne nous appuyons pas sur ces cas où les malades présentent des affections communes et imputables à maintes autres causes, telles que la scrofule, le rachitisme, les conceptions defectueuses, mais sur ces infirmités telles que la surdi-mutité, l'idiotie, certaines difformités, dont la coïncidence avec la consanguinité a été trop souvent constatée, et par des savants sérieux, pour n'avoir pas quelque chose de vrai. Nous avons nous-même apporté notre contribution à la défense de cette idée, en présentant des observations où nous n'avons pu déceler chez les parents la moindre tare héréditaire, et où cependant les enfants présentaient quelque dégénérescence. Je sais bien que certains consanguinistes se chargeront toujours, en fouillant les antécédents, de trouver quelque vice originel, si mince qu'il soit, de découvrir, chez l'un des géniteurs, quelque côté defectueux, pouvant, en vertu de l'hérédité directe ou de l'hérédité transformée, fournir l'explication cherchée ; mais ce n'est pas parce qu'on sera parvenu, à force de recherches, à découvrir une imperfection physi-

que ou morale chez un des ascendants, qu'on sera pour cela autorisé à lui attribuer la naissance, par exemple, de sourds-muets dans une famille où il n'y en a jamais eu, ou qui n'a jamais présenté la moindre imperfection de l'ouïe, alors surtout qu'un sourd-muet lui-même ne passe que rarement son infirmité à ses enfants. Certes, nous sommes d'avis que lorsqu'un cas se présente, on l'étudie avec toute l'attention que comporte un tel sujet, qu'on recherche avec un soin méticuleux les antécédents personnels et héréditaires des conjoints, mais nous demandons aussi qu'on ne tombe pas dans les subtilités ; qu'on n'attribue point à telle condition physique, morale ou intellectuelle des parents qui, en toute autre circonstance, passerait inaperçue, une puissance imaginaire et qu'elle ne saurait avoir pour expliquer une infirmité qui n'a rien à voir avec l'hérédité, et qui peut très bien s'expliquer par l'influence de la consanguinité. Nous le répétons, la consanguinité et l'hérédité sont deux circonstances étiologiques parallèles pouvant se superposer dans la même famille pour concourir aux mêmes conséquences morbides, mais aussi pouvant exister l'une sans l'autre.

En résumé, cette troisième opinion, qui est admise aujourd'hui par la plupart des savants, est vraie dans la majorité des cas. Le plus souvent, en effet, la santé des enfants issus d'unions consanguines dépend de celle des parents ; mais on voit aussi des consanguins indemnes de toute tare organique, qui, par le fait même de la consanguinité, procréent des enfants dégénérés.

V

CONCLUSIONS

1° La question de la consanguinité et des mariages consanguins, intéressante à plusieurs titres (étude encore incomplète, conservation de la société), ne peut être résolue que par l'accumulation d'enquêtes restreintes et la coordination des résultats. C'est pourquoi, tout en traitant la question au point de vue général, nous avons fait porter la plupart de nos recherches sur une contrée limitée, le Nivernais.

2° La consanguinité est l'état de proche parenté existant entre tous les individus nés d'un même sang. Les lois humaines, basées surtout sur la morale, ne permettent que les mariages consanguins aux 3° et 4° degrés. Ces mariages, dus à beaucoup de causes, sont relativement fréquents : en France, durant ces vingt-cinq dernières années, la moyenne annuelle des mariages entre neveux et tantes a été de 1 pour 4946 mariages croisés, la moyenne des mariages entre oncles et nièces a été de 1 pour 1707, et celle des mariages, entre cousins germains de 1 pour 97. Dans la Nièvre, depuis 1875, il y a 6 mariages entre neveux et tantes, 10 entre oncles et nièces, et une moyenne annuelle de 26 entre cousins germains.

3° L'histoire des mariages consanguins nous ouvre
Perrin. 10

des aperçus sur l'état social et la morale des peuples, mais ne nous fournit aucun argument en faveur de telle ou telle opinion.

4° Les nombreux travaux, les nombreuses idées émises sur les mariages consanguins, peuvent se ramener à trois opinions :

1^{re} Opinion : *Presque toutes les alliances entre proches parents ont des résultats fâcheux. Conclusions : interdiction absolue.*

2^e Opinion : *Les mariages consanguins ne sont nullement préjudiciables, le plus souvent même ils donnent d'excellents résultats. Conclusion : permission et même recommandation.*

3^e Opinion : *L'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles. Conclusion : interdiction ou permission selon le cas.*

5° Parmi les nombreuses affections imputées à la consanguinité, quelques-unes seulement doivent être discutées :

a) *L'idiotie, l'aliénation mentale et l'épilepsie* sont dues le plus souvent à l'hérédité, similaire ou transformée ; nous en donnons des exemples. Mais nous rapportons aussi quelques observations où nous n'avons pu déclarer la moindre cause qui puisse expliquer l'affection constatée : force nous est de faire intervenir la consanguinité. Quand aux *convulsions du jeune âge*, les causes en sont si nombreuses qu'il est impossible de soutenir cette influence nocive.

b) La consanguinité peut jouer un rôle dans la production de la *surdi-mutité*, mais ce rôle n'est pas constant.

c) En ce qui concerne certaines *affections de la vue* (*rétinite pigmentaire, albinisme*, l'influence de la consanguinité a été constatée ; cette influence nocive est assez nettement prouvée pour l'albinisme.

d) Nous ne croyons pas que la *stérilité* puisse être imputée à la consanguinité pure et simple. Si le mari et la femme font partie d'une nombreuse famille, il est probable que leur union sera des plus fécondes, si au contraire ils sont enfants uniques leur mariage a de grandes chances de rester stérile.

e) Mais quant à certaines *difformités congénitales* (*polydactylie, pied-bot, etc...*), leur fréquence a été si souvent constatée chez les enfants issus de consanguins bien portants et bien constitués, que nous sommes forcé d'admettre l'influence de la consanguinité pure et simple.

6° La première opinion, presque toutes les alliances, etc. n'est pas juste. Elle renferme du vrai, c'est incontestable, mais elle est trop excessive ; elle ne tient pas assez compte de l'hérédité, et pour cette raison nous ne pouvons l'admettre.

La deuxième, qui absout les mariages consanguins et, à l'encontre de la précédente, met tout sur le compte de l'hérédité, est trop exagérée aussi. La consanguinité et l'hérédité sont deux circonstances étiologiques parallèles, pouvant se superposer dans la même famille pour concourir aux mêmes conséquences morbides, mais aussi pouvant exister l'une sans le secours de l'autre. Et bien que la consanguinité chez les animaux donne le plus souvent d'excellents résultats, nous ne pouvons accepter cette deuxième opinion.

La troisième est celle qui se rapproche le plus de la vérité ; c'est celle aussi que nous admettons, mais avec la restriction que nécessite la thèse que nous soutenons, à savoir que dans quelques cas la consanguinité saine peut exercer *ipso facto* une influence fâcheuse sur les produits de la conception.

7° Cette opinion, que nous proposons comme ligne de conduite au médecin consulté pour un mariage entre parents, la voici :

1° Si les deux futurs et leurs parents n'ont aucune diathèse, aucune maladie héréditaire, sont de belle santé, de forte constitution, dans de bonnes conditions climatologiques et hygiéniques, le médecin ne devra pas déconseiller le mariage, mais il ne devra pas non plus, l'encourager ; il fera observer que bon nombre d'unions répondant à ces conditions ont donné naissance à des enfants présentant des tares fâcheuses et irrémédiables.

2° Mais si le médecin découvre la moindre trace de quelque affection physique ou de quelque trouble psychique, il devra user de toute son influence pour empêcher le mariage de se faire. Dans ce cas l'hérédité convergente donnerait sûrement des résultats déplorables.

Vu :

Le Président de la Thèse,
BROUARDEL.

Vu : Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Burdach. — Traité de physiologie, traduction Jourdan, t. II, p. 259, 1836.

Ménière P. — Recherches sur l'origine de la surdi-mutité (Gaz. méd. de Paris, 3^e série, 1846, t. II p. 223-243). Gaz. méd. de Paris 1848. Recherches sur l'étiologie de la surdi-mutité congénitale (Bull. de l'Acad. de méd. 29 avril 1856, t. XXI, p. 782).

Prosper Lucas. — Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie, etc. t. I, Paris 1887.

Michel Lévy. — Traité d'hygiène publique et privée t. I, p. 123, 6^e édition, 1850.

Rilliet. — Lettre sur l'influence de la consanguinité sur les produits du mariage. (Bull. de l'Acad. de méd. t. XXI p. 746. Séance du 13 mai 1856 et Union médicale 24 mai 1856.)

Devay Francis. — Traité spécial d'hygiène des familles, 1^{re} édition, Paris 1858. Du danger des mariages consanguins sous le rapport sanitaire, 2^e édit. Paris 1862.

A. Bourgeois. — Quelle est l'influence des mariages consanguins sur les générations (Thèse de doctorat, Paris 1859, n^o 91.)

Chazarain L.-T. — Du mariage entre consanguins considéré comme cause de dégénérescence organique et particulièrement de surdi-mutité congénitale (Thèse de doctorat, Montpellier 1859.)

Périer. — Rapports et notes sur divers sujets anthropologiques (Bull. de la Soc. d'anthropologie 1860). Est-ce à défaut de croisement que certaines classes ou familles, dans lesquelles le sang n'est pas

renouvelé s'amoiendiraient ? Et comment s'opère cet abâtardissement. Union entre consanguins (Ibid).

Liebreich. — Deutsche klinik, et Union médicale, 1861.

Boudin. — Dangers des unions consanguines et nécessité des croisements dans l'espèce humaine et parmi les animaux (Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., 2^e sér., 1862, t. VIII).

Chipault Antony. — Etude sur les mariages consanguins et sur les croisements dans les règnes animal et végétal (Thèse de doctorat, Paris 1863).

Luys. — Les maladies héréditaires (Thèse du concours d'agrégation 1863).

Voisin Aug. — Note sur les mariages entre consanguins dans la commune de Batz, près le Croisic (Bull. de l'Acad. de méd. 1864-65 t. XXX, p. 275 ; Ann. d'hyg. publ. et de méd. lég., avril 1865) et rapport de M. Vernois (Bull. de l'Acad. de méd. t. XXX, p. 421.)

Sicaud. — Mariages consanguins (Th. de doct. Paris 1865 n° 39).

Fabret E. — De la consanguinité (Arch. de méd. 1865).

Mitchel Arth. — Influence de la consanguinité matrimoniale sur la santé des descendants (Edinburgh médical journal, march et avril 1865) trad. par Fonssagrives (Ann. d'hygiène 2^e série 1865, t. XXIV, p. 44).

Poncet. — Les mariages consanguins à la Noria (près Mazatlan), Sinaloa (Mexique) (Recueil de mém. de médecine, de chirurg. et de pharm. milit., sept. 1864).

Trousseau. — Clinique méd. de l'Hôtel-Dieu, 8^e édit. 1894, t. II, p. 143.

Fonssagrives F.-B. — Entretiens familiers sur l'hygiène Paris 1867.

Peter M. — Rapport à la Société de médecine de Paris (Gaz. des hôp. 1867).

Th. Gaillard. — Art. consanguinité dans le dict. de médecine et de chirurgie pratiques.

Davila. — Mariages entre consangains et l'utilité des croisements (Thèse de doctorat, Paris 1869, n° 109).

Hocquart. — De la rétinité pigmentaire. Thèse de Paris 1875.

Héliot. — Contribution à l'étude de la consanguinité (Thèse de doct. Paris, n° 315, 1875).

Darwin. — Des mariages consanguins, in *Journal of the Statistical Society*, juin 1875, analysé par J. Bertillon dans le *Journal « la Nature »* n°s 148 et 149, 1876.

Lacassagne. — Diction. des sciences médicales, art. Consanguinité.

Gottschalk. — Valeur de la consanguinité sur la production de l'idiotie et de l'épilepsie. (Th. de doct. Paris 1889, n° 326.

Regnault. — *Gazette des Hôpitaux*, 2 Sept. 93.

Ballet. *Traité de médecine de Charcot et de Bouchard*, art. Dégénérescence mentale, t. 6 p. 1151, 1894.

Lagneau. — Communication à l'Académie sur la consanguinité (*Journal de méd. et de chirurg.* t. 65, p. 877, 1894.

Paul Legendre. — *Traité de pathologie générale de Bouchard*, art. Hérité. 1896.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface.....	5
I. Définition et statistique générale et locale.....	9
II. Historique.....	14
et Revue des principaux travaux publiés.....	17
III. Maladies imputées aux unions consanguines.....	29
a. Idiotie, aliénation mentale, épilepsie, convulsions du jeune âge.....	30
b. Surdi-mutité.....	45
c. Maladie des yeux.....	52
d. Stérilité.....	54
e. Difformités congénitales.....	57
IV. Critique des trois opinions émises sur la consanguinité.....	63
V. Conclusions.....	75
Index Bibliographique.....	79

